UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA TERRITORIALITÉ DE LA BLANCHITÉ : ANALYSE VISUELLE DE LA GENTRIFICATION À CROWN HEIGHTS (BROOKLYN, NEW YORK, ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE)

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
MIEKO TARRIUS

JUIN 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

C’est avec un pincement au cœur (et beaucoup de nostalgie) que je tiens à remercier chaleureusement mes deux formidables mentors : mon directeur de recherche, Professeur Vincent Romani, et ma co-directrice, Professeure Maude Benoit. Les mots me manquent pour vous exprimer ma gratitude. Merci pour votre soutien indéfectible, votre profonde compassion, votre écoute inaltérable et vos conseils, si précieux : ce mémoire n’aurait jamais vu le jour sans votre remarquable concours. Merci aussi à mon futur directeur de recherche et membre du jury, Professeur Ted Rutland, pour son regard critique et ses recommandations pointues.

Je remercie vivement l’organisme MITACS qui, en m’octroyant la bourse Globalink à l’hiver 2019, m’a permis d’effectuer mon terrain de recherche dans les meilleures conditions.

Enfin, une pensée toute particulière pour mes parents, Sylvie et Éric, pour mon « petit » frère, Cebrià, pour camarades de classe et sœurs de lutte, Myriam Bernet et Rosalie Coté-Tremblay, pour mes anciens professeurs du City College of New York et amis, Professeur John Krinsky et Professeur Harold Forsythe, pour Professeur Jerome Krase du Brooklyn College, pour mes incroyables relectrices, ainsi que pour toutes celles et ceux – de Montréal à Paris, en passant par Brooklyn, Mexico, Londres, Madagascar, Barcelone et Perpignan – qui m’ont accompagnée, épaulée, encouragée contre vents et marées, tout au long de ce merveilleux, mais parfois éreintant, travail de recherche. Je n’y serais pas arrivée sans vous.

A chacune et chacun d’entre vous, merci.

DÉDICACE

Whole Foods in the hood now the rent got raised,
But I'm still living off minimum wage,
*N**** can't even afford to stay,*
Next thing you know they gon' own the block,
*Sh*t too high for the mom and pop,*
Stores we was raised on (on) the block,
Now we gotta make way for a coffee shop,
*Can't take sh*t so they buy the land,*
Living next door to the fireman,
And a couple with a dog but they don't even speak,
Walking round acting like they better than me,
Cause they make six figures with a college degree.

(Denino Farrar, Extrait de la chanson *Gentrification*, 2016)

And what is it America has failed to hear? It has failed to hear that the promises of freedom and justice have not been met. And it has failed to hear that large segments of white society are more concerned about tranquility and the status quo than about justice and humanity.

(Martin L. King Jr., Extrait du discours *The Other America*, le 14 mars 1968)

When liberal whites fail to understand how they can and/or do embody white supremacist values and beliefs even though they may not embrace racism as prejudice or domination (especially domination that involves coercive control), they cannot recognize the ways their actions support and affirm the very structure of racist domination and oppression that they wish to see eradicated.

(bell hooks, 1989 : 113)

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES vi

RÉSUMÉ viii

INTRODUCTION 1

CHAPITRE 1
CONSTRUIRE UNE ANALYSE RACIALISÉE DE LA GENTRIFICATION 4

1.1. Revue critique de la littérature : l'influence de la *blanchité* sur les processus de gentrification urbaine aux États-Unis 4

1.1.1. La gentrification, un phénomène multifacette et contextualisé 4

1.1.2. Éclairage et limites des études de la *blanchité* 8

1.1.3. Étudier la gentrification et les *gentrifiers* : l'attrait des théories critiques de la race et de la *blanchité* 10

1.2. L'étude sociogéographique critique de la *blanchité* : dynamiques d'oppression raciale et gentrification à Crown Heights 12

1.2.1. Identifier la gentrification 13

1.2.2. Une méthodologie à deux niveaux 17

1.2.3. L'impératif de réflexivité scientifique 26

CHAPITRE 2
LA TERRITORIALITÉ MATÉRIELLE DE LA *BLANCHITÉ* : LE BLANCHIMENT DES ESPACES *GENTRIFIÉS* 30

2.1. La constitution des *espaces blancs* aux États-Unis : une histoire en cours 32

2.1.1. La permanence de la colonie de peuplement 32

2.1.2. Espaces blancs, espaces coloniaux 36

2.1.3. La gentrification urbaine contemporaine : actualisation de l'entreprise coloniale ? 38

2.2. La preuve par l'image 40

2.2.1. La nature et les quartiers paupérisés : stratégies de verdissement et contrôle policier 40

2.2.2. Aseptisation des espaces publics et division raciale de l'urbain 44

2.3.3. Lire entre les lignes : le pouvoir des signalétiques commerciales 46

2.2.4. L'« hipsterisation » de Crown Heights : pratiques esthétiques et appropriation culturelle 50

CHAPITRE 3
LA TERRITORIALITÉ SYMBOLIQUE DE LA *BLANCHITÉ* : PRATIQUES D'APPROPRIATION ET POSITIONNEMENT DES *GENTRIFIERS* 54

3.1. L'édification de la *blanchité* : de l'intérieur vers l'extérieur 56

3.1.1. L'endogénéité de la *blanchité* : le cadre blanc 56

3.1.2. L'exogénéité de la *blanchité* : l'entre-soi blanc 59

3.1.3. Le « white gaze » : l'oppression raciale par le regard 61

3.2. Dans leur regard : perceptions des *gentrifiers* et opérationnalisations de la *blanchité* 63

3.2.1. La *blanchité* antagoniste 64

3.2.2. La non-réflexivité de la *blanchité* 71

3.2.3. La résistance à la *blanchité* 75

3.2.4. L'oppression de la *blanchité* 82

CONCLUSION 89

APPENDICE A 92

BIBLIOGRAPHIE 94

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
1.1	Carte 1 - Brooklyn	14
1.2	Graphique 1 - Poverty rates by borough and New York City, 2018	15
1.3	Carte 2 - Franklin Avenue et Nostrand Avenue	18
1.4	Carte 3a - Map of (Black) Race and Ethnicity by Block in ZIP Code 11216	19
1.5	Carte 3b - Map of (White) Race and Ethnicity by Block in ZIP Code 11216	20
1.6	Cliché 1	27
2.1	Cliché 1.1	40
2.2	Cliché 1.2	40
2.3	Cliché 1.3	44
2.4	Cliché 1.4	44
2.5	Cliché 1.5	46

2.6 Cliché 1.6 47

2.7 Cliché 1.7 50

2.8 Cliché 1.8 50

3.1 Cliché B2 65

3.2 Cliché B8 68

3.3 Cliché B4 69

3.4 Cliché C1 72

3.5 Cliché C3 73

3.6 Cliché A2 75

3.7 Cliché A9 77

3.8 Cliché A14 78

3.9 Cliché D1 84

3.10 Cliché D6 85

RÉSUMÉ

Conceptualisée par Ruth Glass en 1964, la gentrification traduit le processus par lequel des quartiers défavorisés, auparavant en déclin, expérimentent un renouveau s'accompagnant de la rénovation d'immeubles, de nouvelles constructions, ainsi que d'un afflux de résident.e.s issu.e.s des classes moyennes et supérieures. Bien qu'impactant le quotidien de milliers d'individus à travers les États-Unis, l'imbrication des dynamiques de gentrification et d'oppressions raciales a paradoxalement peu fait l'objet de travaux scientifiques. Un agenda de recherche dans lequel s'inscrit le présent projet via l'étude empirique du cas typique et sous-théorisé de Crown Heights, quartier Afro-caribéen emblématique de Brooklyn (New York) qui connaît depuis deux décennies une gentrification fulgurante. A la lumière des théories critiques de la race, j'énonce la thèse que, loin d'être un phénomène isolé/ahistorique, la gentrification assoie la territorialité matérielle et symbolique de la *blanchité* et s'inscrit de ce fait dans l'histoire (néo)coloniale étasunienne. Pour le démontrer, j'ai recours à la sociologie visuelle, méthode expérimentale reposant sur l'exploitation d'images – à la fois instrument de collecte de données et objet d'étude – pour analyser la société. Lors de mon terrain de recherche effectué au printemps 2019, j'ai d'une part, visuellement documenté puis comparé le paysage bâti de deux avenues, Nostrand Avenue et Franklin Avenue, illustrations concrètes de la gentrification à deux vitesses qui restructure actuellement Crown Heights. M'intéressant au positionnement subjectif parfois ambivalent des *gentrifiers* et à leurs stratégies d'appropriation de l'espace, j'ai d'autre part, mené des entretiens de photo-élicitation avec quatre nouveaux.elles résident.e.s. Au regard de ses diverses limites – particulièrement l'échantillon restreint de participant.e.s ainsi que la brièveté du terrain de recherche photographique –, mon travail n'ambitionne pas d'offrir une analyse exhaustive et généralisable des processus étudiés. Il suggère cependant diverses pistes de réflexions sur le rôle fondamental que joue la gentrification urbaine dans la pérennisation du racisme systémique.

Mots-clés : blanchité, race, gentrification, territorialité, sociologie visuelle, Crown Heights

INTRODUCTION

À l'angle de Saint Johns Place et Franklin Avenue, en plein cœur de Brooklyn, la boutique de baskets et vêtements *streetwear* Climax a pendant plusieurs années fait partie intégrante du paysage commercial de Crown Heights, quartier phare de la culture Afro-caribéenne à New York. Arborant les dernières nouveautés en vente, des mannequins en plastique de couleur noire ornaient les vitrines du magasin. Pourtant en 2013, ces modèles, bien qu'emblématiques, ont été retirés, remplacés par des mannequins identiques de couleur blanche. Une substitution qui, loin d'être anecdotique, illustre les profondes mutations sociodémographiques qui bouleversent actuellement Brooklyn et plus largement les mégalopoles étasuniennes.

De New York à Los Angeles, les classes moyenne et aisée sont nombreuses à conquérir les quartiers populaires des villes, un phénomène plurifactoriel et complexe communément appelé « gentrification ». Conceptualisée pour la première fois en 1964 par la sociologue britannique Ruth Glass, alors témoin des bouleversements sociodémographiques qui restructurèrent le centre paupérisé de Londres, la gentrification (née du terme « gentry », « petite noblesse » en anglais) traduit selon la chercheure Jackelyn Hwang :

> A process by which previously declined and disinvested neighborhoods experience a reversal, accompanied by renovations and/or new construction, as well as an influx of middle- and upper middle-class residents. (2016 : 102)

Face à la vitalité du processus, les pouvoirs publics étasuniens ont d'ailleurs été contraints d'élaborer une définition administrative de la gentrification en 1979 : « The process by which a neighbourhood occupied by lower-income households undergoes revitalisation or reinvestment through the arrival of upper-income households » (US Department of Housing and Urban Development, 1979 : 32), une définition restreinte qui occulte le rôle déterminant que joue la gentrification dans la marginalisation des populations racisées[1]. Depuis 1964, la dimension économique a été au cœur de notre compréhension de la gentrification, masquant ses logiques raciales, pourtant décisives. Or les rapports entre race[2], propriété privée et espace public ont été au fondement de la constitution et de l'aménagement territorial des États-Unis, puissance impériale et colonisatrice (Wolfe, 2006), traversée par divers mouvements migratoires au cours de son histoire. Dans les années 1950, les communautés blanches et aisées ont ainsi déserté les centres urbains, préférant s'établir dans les banlieues chics à la périphérie des mégalopoles ; un exode interne appelé le *vol blanc* (« white flight »). Pendant plusieurs décennies, les centres villes, peuplés de communautés racisées et défavorisées, ont été délaissés par les pouvoirs publics, stimulant la hausse exponentielle de la pauvreté et du chômage. Or depuis les années 1970, nous assistons avec la gentrification à un inversement de cette tendance via l'appropriation par des ménages aisés et acteurs corporatistes de ces territoires jusqu'alors marginalisés, une mutation du paysage urbain qui n'est pas sans conséquence pour les populations défavorisées, particulièrement les minorités ethnoculturelles. Bouleversant le quotidien de milliers d'individus à travers les États-Unis, l'impact de la gentrification sur les rapports interraciaux a paradoxalement peu fait l'objet d'études sociologiques critiques (Slater, 2006 ; Tissot, 2014). Une posture intellectuelle qui invisibilise les

[1] Le terme racisé renvoie ici aux personnes ou groupes de personnes ayant subi un processus de racisation en tant que procédé (politique, social et psychologique) d'altérisation sur la base de la race.

[2] La race, qui n'est par définition ni objective ni biologique, est ici comprise comme un construit social dynamique avec des répercussions saisissables en matière de domination.

conséquences dévastatrices de ce phénomène sur la cohésion sociale et le bien-être des populations racisées, à l'origine de :

> The transformation of urban areas previously characterized by low levels of investment and suffering from high levels of socioeconomic marginalization to areas characterized by high levels of investment and occupancy by higher income, better educated, and (often) *whiter* residents. (Zuk *et al.*, 2015 cités par Laniyoyu, 2015 : 2)

Le présent projet cherche à prendre le contre-pied de cette orientation scientifique via l'analyse de New York, ville monde qui connait depuis plusieurs décennies une gentrification fulgurante. Exemple typique et sous-théorisé du phénomène, le quartier Afro-caribéen emblématique de Brooklyn, Crown Heights, est au cœur de mon enquête.

Considérant l'espace comme éminemment interactionnel et relationnel, formaté par des rapports sociaux de classe mais aussi de race (Arredondo et Bustamante, 2019), mon travail se propose de combler partiellement les lacunes de la recherche sur la gentrification en explorant ses logiques raciales.

La présente étude se divise en trois chapitres. Le Chapitre 1 opère un état des lieux de la recherche sociologique sur la gentrification, dont les limites justifient l'étude visuelle de Crown Heights (Brooklyn). A la lumière des théories décoloniales et critiques de la *blanchité*, j'analyse à l'aide de visuels dans le Chapitre 2 le paysage bâti de Crown Heights, m'interrogeant sur le phénomène de *blanchiment* des espaces urbains provoqué par la gentrification, une mutation qui parait concrétiser la territorialité matérielle de la *blanchité*. Enfin, dans le troisième et ultime Chapitre, j'étudie le positionnement subjectif des *gentrifiers* et l'impact de leur affiliation à la *blanchité* sur l'espace public de Crown Heights. Mettant en exergue les contradictions entre leurs pratiques et leurs discours, je cherche à exposer le rôle (plus ou moins conscient et/ou assumé) qu'iels jouent dans l'oppression et la marginalisation des populations racisées, impulsant la territorialité symbolique de la *blanchité*.

CHAPITRE 1

CONSTRUIRE UNE ANALYSE RACIALISÉE DE LA GENTRIFICATION

1.1. Revue critique de la littérature : l'influence de la *blanchité* sur les processus de gentrification urbaine aux États-Unis

1.1.1. La gentrification, un phénomène multifacette et contextualisé

Plurifactorielle et multifacette, la gentrification s'est largement complexifiée ces dernières décennies, remettant fortement en question la définition élaborée par Ruth Glass en 1964. Concept polysémique et polémique, la gentrification est au cœur de vifs débats théoriques orientés selon deux perspectives d'analyse causale. La « production perspective » insiste sur le rôle des capitaux et des agents institutionnels et corporatifs dans la création d'espaces gentrifiés. La gentrification résulterait ainsi des mouvements de capitaux sortants et entrants, provoquant successivement la dévaluation puis la revalorisation des terres. Tenant de ce courant théorique, le géographe urbain Neil Smith dénonce ces massifs investissements financiers, responsables selon lui du phénomène du « rent gap » compris en tant que : « The disparity between the potential

ground rent level and the actual ground rent capitalized under the present land use » (1979 : 546). Par opposition, la « consumption perspective » situe les origines de la gentrification à l'évolution des modes de consommation des classes moyennes, ces dernières préférant notamment la vie en milieu urbain (Slater, 2001 ; Schlichtman *et al*., 2017).

Dépassant ainsi le simple agrégat de décisions individuelles, la gentrification s'apparente désormais à un complexe processus de sélection résidentielle où acteurs privés, corporatifs et publics décident, souvent de manière concertée (Hackworth, 2002 ; Chronopoulos et Soffer, 2017) d'investir dans des zones urbaines marginalisées. Cette nouvelle dynamique est notamment le fruit de trois décennies de rapprochement entre les secteurs public et privé. De cette proximité grandissante est né un nouveau néolibéralisme urbain se traduisant par le désengagement de l'État fédéral des affaires sociales et locales, de massives privatisations et l'accroissement de la compétition inter-villes au niveau global (Wyly et Hammel, 2003 : 19). Le « renouveau urbain » est devenu une manne financière pour les acteurs publics – en mal de financements fédéraux – et privés, mus par la défense d'intérêts capitalistiques et la recherche de profits (Hackworth et Smith, 2001 ; Wyly et Hammel, 2003 ; Chronopoulos et Soffer, 2017). L'intensification au début des années 1990 du rôle des pouvoirs publics marque un véritable tournant dans l'évolution de ce processus. Jusqu'alors discret, l'État est désormais devenu un acteur central dans l'orchestration de cette mutation urbaine, impulsant l'émergence de la « state-led gentrification ».

La gentrification contemporaine, à la fois contextuelle et globale, adopte des formes diverses, souvent non-exclusives. Ainsi, la gentrification commerciale matérialise l'apparition de nouveaux commerces, souvent onéreux, ou l'implantation d'enseignes de grande consommation (Lees, 2003) dans des zones jusqu'alors marginalisées. La gentrification environnementale traduit la création d'espaces verts et de culture agricole urbaine dans des quartiers défavorisés (Safransky, 2017). La « food gentrification » se manifeste par l'implantation de restaurants sophistiqués dans des quartiers populaires (Zukin, 2014). Enfin, la « super gentrification » (Lees, 2003 ;

Halasz, 2018), qui frappe notamment le quartier de Brooklyn Heights (New York), traduit « the transformation of already gentrified, prosperous and solidly upper-middle-class neighborhoods into much more exclusive and expensive enclaves » (Lees, 2003 : 2487). Processus en renouvellement constant, la gentrification a de réelles implications sociales. Analysant les pratiques d'exclusion et comportements des *gentrifiers* aisé.e.s dans le quartier South End à Boston, les travaux de Sylvie Tissot (2011, 2014) mettent en exergue le rapport ambivalent que ces derniers.ières entretiennent à l'égard de la diversité : la pluralité socio-ethnique est appréciable tant qu'elle reste contrôlée et contrôlable. Un positionnement ambigu qui permet aux *gentrifiers* d'ériger des frontières entre leur groupe (racial) de pairs et les résident.e.s de longue date, sans jamais questionner les inégalités de fait : « This version of "diversity" implies strong interpersonal links and multiple interactions in public, that is, open places, but these are ultimately restricted to isolated peer groups » (Tissot, 2011 : 281).

Dépassant la dichotomie des perspectives consumériste et productiviste, la gentrification – processus structurel – est aussi la résultante d'agentivités individuelles comprises en tant que « people's ability to take creative social action in their own lives, to pursue their goals and their tastes » (Schlichtman *et al*., 2017 : 14). La figure du/de la g*entrifier* doit être appréhendée comme éminemment dynamique. Les *gentrifiers* sont aussi bien la cause que le produit de la gentrification :

> The gentrifier is a social, political, economic actor whose needs and desires in conjunction with other contingent factors, may become important in producing gentrification. […] People make up structures and the structures make up the trajectories of people – all at the same time. (Schlichtman *et al*., 2017 : 27-28)

Selon John J. Schlichtman, Jason Patch et Marc Lamont Hill (2017), sept (7) variables structurent les choix immobiliers des *gentrifiers* : leurs finances (le logement peut représenter un coût et/ou un investissement) ; la praticité (la centralité du logement et sa superficie) ; l'esthétique (du quartier, du building, de l'appartement) ; les infrastructures (les espaces publics, créateurs de lien social, dont la « valeur d'usage »

est élevée qu'ils soient financés par des fonds privés – les « thirdplaces » comme les *coffee shops* et autres bars – ou publics – les « public distributive amenities » comme les écoles ou les parcs) ; la présence de communautés (les *gentrifiers* peuvent être attiré.e.s par la « diversité » réelle ou imaginée du quartier ou chercher à créer une nouvelle communauté avec de nouveaux.elles arrivant.e.s) ; l'authenticité culturelle (certain.e.s *gentrifiers* militent pour la préservation de la culture locale selon une perspective « ancrée » – volonté sincère de développer des relations intimes avec les habitant.e.s – ou « symbolique » – leur seule proximité avec d'ancien.ne.s résident.e.s suffit) et leur flexibilité (la propension des *gentrifiers* à accepter les « inconvénients » à vivre dans un quartier marginalisé/désinvesti).

Malgré l'intensification de la gentrification à travers les États-Unis, peu de recherches sociologiques se sont intéressées à l'influence, souvent dramatique, de ce processus sur les rapports sociaux de race :

> Descriptions of gentrification as […] a process of replacing a lower for a higher income group do not address the highly destructive processes of class, race, ethnicity, and alienation involved in gentrification. (Betancur, 2016 : 807)

Adoptant les perspectives épistémologiques antiracistes, le présent projet se propose de combler partiellement les lacunes de la recherche sur l'imbrication race/gentrification.

1.1.2. Éclairage et limites des études de la *blanchité*

Conceptualisée par W.E.B. Du Bois au début du 20e siècle, la *blanchité* se traduit comme :

> [First as] A location of structural advantage, of race privilege. Second, it is a 'standpoint,' a place from which white people look at ourselves, at others, and at society. Third, 'whiteness' refers to a set of cultural practices that are usually unmarked and unnamed. (Frankenberg, 1993 : 1)

Comprise ici en tant que construit social, la *blanchité* œuvre comme un point de localisation de privilèges raciaux structurels (Du Bois, 1920), un ensemble de pratiques socio-culturelles et le prisme par lequel les individus racialement privilégiés analysent la société et leur positionnement en son sein. Intimement liée à la notion d'espace, la *blanchité* s'articule comme « an ongoing and unfinished history, which orientates bodies in specific directions, affecting how they [White people] 'take up' space » (Ahmed, 2007 : 150). La suprématie blanche, le *pouvoir de la blanchité* selon George Yancy (2004), traduit le système hégémonique qui modèle le monde contemporain, occidental notamment ; un système maintenu, alimenté et entretenu par les populations et institutions « dominantes » afin de servir leurs intérêts politiques, sociaux et économiques de race (Mills, 2004) :

> White supremacy more precisely describes and locates white racial domination by underscoring the material production and violence of racial structures and the hegemony of whiteness in [settler] societies. (Bonds et Inwood, 2016 : 716)

La *blanchité* repose à ce titre, sur sa dimension interactionnelle : celle-ci existe précisément par son pouvoir de labellisation et d'altérisation des corps, qui constitue cet « Autre » (non-blanc) infériorisé et marginalisé (Harris, 1993 ; Bell, 2001) : « White supremacy accentuates the structures of white power and the domination and exploitation that give rise to social exclusion and premature death of people of color »

(Bonds et Inwood, 2016 : 716). Rarement questionnée/contestée, la *blanchité,* qui capitalise sur son invisibilité, agit comme une norme hégémonique : « The constructivity of whiteness […] may come to represent the "natural" order of things » (Yancy, 2004 : 15).

Novatrices, les études sur la *blanchité* souffrent cependant de nombreux angles morts. Peter Kolchin (2002) rappelle qu'en percevant la *blanchité* comme une catégorie d'analyse indépendante, les théoricien.ne.s de la *blanchité* ignorent les autres formes d'oppression, qui renforcent pourtant la suprématie blanche. Critiquant la centralité de la race, Andrew Hartman souligne que la construction structurelle de la *blanchité* est allée de pair avec l'expansion du capitalisme et la formation de la nation étasunienne (Hartman, 2004 : 36), puissance (néo)coloniale (Wolfe, 2006) comme nous le verrons dans le Chapitre 2. Enfin, l'absence relative du genre dans les études sur la *blanchité* est aussi problématique. A l'instar des travaux de Frantz Fanon, David R. Roediger (1999) souligne que la *blanchité* traduit avant tout l'identité masculine blanche élaborée et négociée dans l'espace public ; une identité qui, notamment avant la Guerre de Sécession, justifia la stricte division genrée des sphères publique et privée.

1.1.3. Étudier la gentrification et les *gentrifiers* : l'attrait des théories critiques de la race et de la *blanchité*

Apparues dans les années 1970, les *Critical Race Theories* (théories critiques de la race), issues de la philosophie du droit, sont nées de l'action conjointe de théoricien.ne.s du droit, activistes et chercheur.e.s déterminé.e.s à mettre en lumière les liens entre race et pouvoir. Père fondateur de ce courant théorique, Derrick Bell définit les théories critiques de la race comme « a body of legal scholarship, a majority of whose members are both existentially people of color and ideologically committed to the struggle against racism » (Bell, 1995 : 898). A l'instar de la *blanchité*, la race est ici appréhendée comme une construction historico-sociale avec des implications matérielles bien réelles. Fruit d'interactions sociales, de pratiques institutionnelles et ordinaire, le racisme n'a rien d'une exception : il est performé quotidiennement, consciemment et inconsciemment, par les privilégié.e.s (raciaux.ales) et ce malgré le déploiement et la normalisation d'un discours libéral politiquement correct, aveugle aux problématiques raciales. En effet, avec l'abolition successive de l'esclavage et des lois Jim Crow, les États-Unis (et plus largement le monde occidental) seraient entrés dans l'ère du « racisme sans race » (Balibar, 1988) ou du « post-racisme » (Bonilla-Silva, 2015), à l'origine d'une métamorphose du racisme qui n'est désormais plus appréhendé selon des conceptions biologisantes mais culturelles. Supplantant le « racisme biologique » (Balibar, 1988), le *colorblind racism*, caractéristique de nos sociétés contemporaines « post-raciales », traduit « the superficial extension of the principles of liberalism to racial matters that results in "raceless" explanations for all sort of race-related affairs » (Bonilla-Silva, 2015 : 1364). Une posture idéologique qui, loin de lutter contre les inégalités, participe à la pérennisation du statu quo raciste et occulte le caractère systémique des oppressions raciales, saisies comme le résultat d'actions particulières. Socialement déterminés, nos pratiques individuelles et

comportements collectifs créent ainsi la hiérarchie raciale en tant que maillage de relations au niveau social, politique, économique et idéologique qui configure les opportunités à disposition des individus selon leur catégorie raciale d'appartenance (Bonilla-Silva, 2015). Dénonçant la violence structurelle engendrée par la *blanchité*, les études critiques de la *blanchité* se situent, d'après Kim A. Case, comme « the area of critical legal studies concerned with the [legal and] social construction of whiteness and its impact on racial oppression » (Case, 2012 : 80), une orientation théorique dans laquelle s'inscrit le présent projet de recherche.

Pourtant centrales, la race et la *blanchité* restent relativement absentes des travaux sociologiques sur la gentrification et ce bien que le démantèlement du système légal ségrégationniste n'ait jamais été accompagné du renversement empirique de la suprématie blanche, entretenue et actualisée quotidiennement à de multiples niveaux. La gentrification contemporaine ne peut par conséquent, être appréhendée sans tenir compte de cette réalité : « All of the pressures of gentrification are deeply enmeshed with broader inequalities of class, race and ethnicity, and gender » (Newman et Wyly, 2006 : 52). Capturer la gentrification par le seul prisme économique de la classe obscurcit les formes d'oppressions raciales qui l'accompagnent : « Ethnoracial inequality operates alongside with economic inequality » (Sutton, 2013 : 25). Dans cet effort scientifique de déconstruction des processus d'aliénation (raciale) suscités par ce complexe phénomène, l'adoption d'une posture antiraciste est ici cruciale :

> [Antiracist] research purpose is to understand social oppression and how it helps construct and constrain identities (race, gender, class, sexuality), both internally and externally through inclusionary and exclusionary processes. (Dei, 2005 : 2)

1.2. L'étude sociogéographique critique de la *blanchité* : dynamiques d'oppression raciale et gentrification à Crown Heights

La présente étude repose sur un double constat : d'une part, nous assistons depuis le début du 21e siècle à l'expansion et l'intensification de la gentrification à travers les États-Unis (Hackworth, 2002 ; Slater, 2006). Face à cette évolution, se pose d'autre part, l'absence dommageable d'études qualitatives microsociologiques/antiracistes de ce phénomène et de son impact sur la cohésion sociale et les relations interraciales (Tissot, 2014 ; Betancur, 2016). À la lumière des théories critiques de la race et de la *blanchité* (Bell, 1995 ; Yancy, 2004), j'énonce l'hypothèse que, loin d'être un phénomène isolé/ahistorique, la gentrification de Crown Heights normalise l'hégémonie territoriale de la *blanchité*, la situant de ce fait dans l'entreprise coloniale des États-Unis (Mills, 1997 ; Wolfe, 2006). En explorant la territorialité – matérielle (Chapitre 2) puis symbolique (Chapitre 3) – de la *blanchité* dans le contexte de la gentrification, cette étude répond au besoin croissant de développer des « geographically sensitive theorizations of white supremacy as the animating logic of racism and privilege » (Bonds et Inwood, 2016 : 715). En analysant sa dimension racialisée, je tente de complexifier la définition stricte de la territorialité en tant que mode d'« appropriation à la fois économique, idéologique et politique (sociale) de l'espace par des groupes qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes » (Di Meo, 1999 : 76).

Par l'usage de la sociologie visuelle, je cherche à élaborer une analyse sociogéographique du pouvoir de la *blanchité* sur l'urbain gentrifié : « The territoriality of power is a key to understanding racism » (Wilson-Gilmore, 2002 citée par Mugabo, 2019 : 633).

1.2.1. Identifier la gentrification

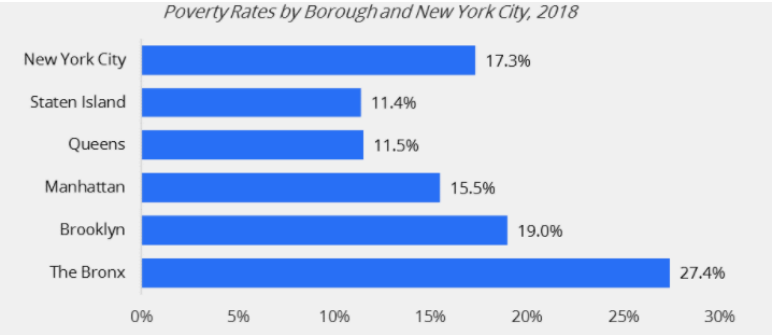
Évolutive, la gentrification s'apprécie à l'aune de divers indicateurs – économique, démographique, matériel – concomitants. Les données économiques et fluctuations du marché de l'immobilier offrent à cet égard de précieuses indications quantitatives sur ces processus, comme l'illustre l'exemple typique de New York City. Siège de la finance internationale, la mégalopole étasunienne connait depuis plusieurs décennies une gentrification fulgurante. Composée de cinq arrondissements ou « boroughs » (le Bronx, Brooklyn, Manhattan, le Queens et Staten Island), elle compte plus de 8,5M d'habitants. En 2018, le Knight Frank City Wealth Index plaçait l'agglomération américaine en première position des villes attirant les plus grosses fortunes mondiales, devant Londres et San Francisco. L'opulence de la Grosse Pomme cache cependant mal la pauvreté pandémique qui la gangrène. Selon le NYU Furman Center (2016), le taux de pauvreté à New York s'échelonne aux alentours de 20% depuis les années 1980, un chiffre au-dessus de la moyenne nationale : on estime ainsi que près d'1,7M de New Yorkais.e.s vivent sous le seuil de pauvreté. Avec l'aménagement urbain désormais perçu comme une source de financement par les pouvoirs publics et acteurs privés (Hackworth, 2002 ; Wyly et Hammel, 2003), il semblerait que la « Ville qui ne dort jamais », Brooklyn spécifiquement, soit entrée dans une nouvelle ère de « développement urbain » (Maeckelberg, 2012 : 661).

Carte 1 « Brooklyn »

(Source : http://ontheworldmap.com)

Situé au sud-est de la mégalopole new-yorkaise, Brooklyn (Carte 1) est le théâtre depuis plusieurs années de profonds bouleversements. Avec ses 2,6M d'habitant.e.s, la population de Brooklyn s'est constituée au rythme de flux migratoires en provenance d'Asie, des Caraïbes, du Moyen Orient et d'Europe de l'Est au cours de la seconde moitié du 20e siècle. Longtemps marginalisé, Brooklyn a récemment fait l'objet de massifs investissements des pouvoirs publics et acteurs corporatifs. S'ajoutant à l'établissement croissant de nouvelles entreprises et acteurs privés (Zukin *et al*., 2009), de nombreux projets de développement urbain ont ainsi métamorphosé une large section de ce « borough » auparavant paupérisée, en une destination dispendieuse, prisée des touristes et des ménages (blancs) aisés : « Brooklyn is now considered the second most expensive city in the U.S. and gentrification is accelerating » (Trinch et Snajdr, 2017 : 67). L'implémentation de politiques publiques promouvant le « renouveau urbain » de New York, tel que le projet PlaNYC (« New York's Sustainability Plan ») en 2010, ont incontestablement accéléré la gentrification

du district (Anguelovski, 2015 : 1212) ; alors même que son taux de pauvreté le positionne en seconde position des « boroughs » new yorkais les plus défavorisés derrière le Bronx (Graphique 1).



Graphique 1 « Poverty rates by borough and New York City, 2018 »
(Source : American Community Survey Data – Census Bureau)

Si les quartiers de Williamsburg et DUMBO proches de l'East River, premiers espaces gentrifiés dans les années 1970-1980, restent les cas les plus emblématiques, force est de constater que la gentrification s'est étendue depuis lors aux zones plus reculées tel Crown Heights (encerclé en rose sur la Carte 1).

Quartier historiquement peuplé de communautés Afro-descendantes, Crown Heights connait depuis plus de deux décennies une profonde mutation sociodémographique et économique. Entre 2000 et 2015, le prix de vente médian d'un appartement dans cette zone a presque triplé, passant de $143,350 à $430,420 (NYU Furman Center, 2016 : 61). Parallèlement, entre 2000 et 2019, la propension d'habitant.e.s (s'identifiant comme) Noir.e.s à Crown Heights a chuté de 78,1% à 55,6% ; tandis que le pourcentage de résident.e.s (s'identifiant comme) Blanc.he.s a explosé, passant de 7,4% à 25,1% sur la même période (NYU Furman Center, 2019). L'index de diversité raciale a lui aussi augmenté, s'établissant à 0,61 en 2019 contre 0,37 en 2000 (NYU Furman Center, 2019). Or, nous observons que cette accentuation de la diversification ethnoculturelle ne s'accompagne pas d'un affaiblissement de la ségrégation raciale : l'arrivée croissante de communautés blanches, aisées, semble en

effet avoir participé au déplacement des populations racisées vers des zones plus reculées, plus pauvres et plus isolées car moins bien desservies. L'intensification de la mixité raciale des quartiers les plus à l'ouest et au centre de Brooklyn, dont Crown Heights, parait s'accompagner d'une hausse de la présence des minorités ethniques – Noires notamment – dans les quartiers plus éloignés (à l'est et au nord) tel East New York où la part de la population (s'identifiant comme) Noire a augmenté de 7,1 points entre 2000 et 2019 (NYU Furman Center, 2019). Des tendances qui illustrent bien la persistance des dynamiques ségrégationnistes dans l'Amérique urbaine contemporaine : « Brooklyn is not becoming less segregated but the spatial patterns of segregation are changing » (Pisano, 2012 : 46).

L'histoire de Crown Heights a été marquée par de vives tensions entre les communautés Afro-caribéennes et Juive Hassidique Lubavitch, cette dernière numériquement majoritaire jusqu'en 1950. Le *vol blanc* et l'exode massif des populations blanches vers les banlieues riches, cumulés à un assouplissement des lois migratoires, ont provoqué au milieu du 20^{e} siècle un accroissement exponentiel de la présence Noire Afro-caribéenne (originaire de Trinidad, la Jamaïque, la Guyane, la Barbade et Haïti entre autres) : au début des années 1990, près de 4 habitant.e.s sur 5 revendiquaient des origines Afro-descendantes (Conaway, 1999 : 97). Une flambée des discordes intercommunautaires a accompagné la restructuration ethnoculturelle de Crown Heights, se soldant en 1991 par la mort de deux personnes et une centaine de blessé.e.s à la suite de violentes émeutes. Un épisode historique tragique sur lequel je n'élaborerai pas davantage ici compte tenu de son extrême complexité (pour plus d'informations : Conaway, 1999).

1.2.2. Une méthodologie à deux niveaux

Multidimensionnelle et normalisée, contextuelle et relationnelle, la *blanchité* – et les rapports sociaux de pouvoir qui en découlent – s'apprécient à l'aune d'indicateurs qualitatifs (Widdance Twine et Gallagher, 2008 ; Bonilla-Silva, 2015). En étudiant les mutations de l'espace racisé, nouvellement gentrifié, de Crown Heights et l'agentivité des *gentrifiers* en son sein, je cherche donc à vérifier si et comment les dynamiques de la gentrification stimulent et renforcent l'hégémonie territoriale de la *blanchité* (Du Bois, 1920 ; Harris, 1993 ; Yancy, 2004). M'inspirant des travaux ethnographiques de Sylvie Tissot (2014) et des études visuelles de Steven D. Farough (2006), j'ai documenté lors de mon travail de terrain au printemps 2019 :

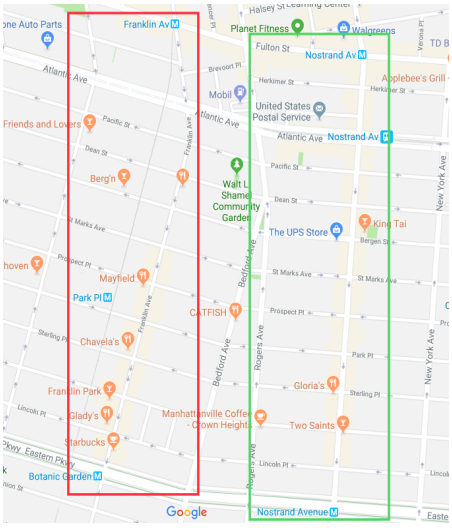
1. Les manifestations matérielles de la gentrification (implantation d'enseignes de grande consommation, de commerces onéreux, supermarchés bio…) de l'espace public ;
2. La manière dont les *gentrifiers* s'approprient l'espace public et perçoivent leur positionnement en son sein.

Complémentaires, ces niveaux d'étude – spatial, interpersonnel et intrapersonnel – s'imbriquent et se font écho.

Ma collecte de données s'est effectuée entre mai et juillet 2019, période de l'année stratégique compte tenu du temps que les New-Yorkais.e.s passent hors de leur foyer une fois l'hiver terminé. Ces travaux empiriques sont d'autant plus fondamentaux que nous ne disposons toujours pas d'études sociologiques analysant l'articulation des dynamiques de gentrification et d'oppressions raciales, à Crown Heights particulièrement.

Mon périmètre d'enquête s'est situé sur Franklin Avenue et Nostrand Avenue (respectivement encadrées en rouge et en vert sur la carte ci-dessous), sur 1,1 kilomètre environ (soit une dizaine de pâtés de maison) entre les axes majeurs Eastern Parkway

(au sud) et Fulton Street (au nord, à la frontière du quartier Bedford-Stuyvesant), à proximité des stations de métro Franklin Av et Nostrand Av (lignes 2, 3, 4, 5 sur Eastern Pkwy et A, C sur Fulton St).



Carte 2 « Franklin Avenue et Nostrand Avenue »

(Source : Google Maps)

Emblématiques, Nostrand et Franklin Avenues symbolisent la gentrification à deux vitesses qui restructure actuellement Crown Heights. Nostrand Avenue semble ainsi être aux prémices de ce processus, bien que celui-ci paraisse plus intense aux abords de la station de métro Nostrand Av sur la ligne 3 (entre Eastern Parkway et St Marks Ave), en témoigne l'établissement récent de nouvelles échoppes et activités commerciales tels la pâtisserie Lula Bagel (816 Nostrand Ave), le bar à cocktails Two Saints (753 Nostrand Ave) ou encore la boutique de spiritueux milieu-de-gamme Simple Syrup (810 Nostrand Ave). A seulement trois rues vers l'ouest, Franklin Avenue s'illustre comme le cas le plus éloquent de la gentrification de Crown Heights : l'implantation d'un Starbucks et d'une banque Capital One (au 341 Eastern Pkwy), d'une pizzeria végétalienne (Screamer's Pizzeria au 685 Franklin Ave), d'un coffee shop flambant neuf (Bagel Pub au 775 Franklin Ave) ou encore d'onéreux cavistes

(Winot au 796 Franklin Ave et Bottoms Up au 731 Franklin Ave) ne sont que quelques-uns des éléments visuels les plus saillants de la mutation commerciale locale.

Les cartes 3a et 3b ci-après renseignent sur la composition ethnoculturelle de Franklin Avenue et Nostrand Avenue, respectivement en rouge et en vert. Sur la carte 3a, qui indique la densité de populations Afro-descendantes, on observe sur Nostrand Avenue (en vert) que les communautés Noires sont numériquement majoritaires, représentant entre 57 et 98% de la population totale. Cette propension diminue à mesure qu'on s'avance vers l'ouest en direction de Prospect Park : sur Franklin Avenue (en rouge), la densité tombe jusqu'à 19%, à proximité de Dean Street.

Carte 3a « Map of (Black) Race and Ethnicity by Block in ZIP Code 11216 »
(Source : https://statisticalatlas.com)

Sur la carte 3b ci-dessous, on remarque que si la propension de ménages blancs reste ultra marginale aux abords de Nostrand Avenue (de 0 à 17%), celle-ci double aux alentours de Franklin Avenue. Variant entre 9 et 26% de la population totale, elle atteint jusqu'à 35% au croisement de Franklin Avenue et Sterling Place et 44% au croisement

de Franklin Avenue et Dean Street. La comparaison de ces deux cartes démontre le caractère ultra ségrégé de Crown Heights.

Carte 3b « Map of (White) Race and Ethnicity by Block in ZIP Code 11216 »
(Source : https://statisticalatlas.com)

Prenant le contre-pied des recherches quantitatives sur la gentrification (Slater, 2006), j'ai eu recours dans le cadre de cette étude, à la recherche photographique de terrain et aux entretiens de photo-élicitation, deux méthodes de sociologie visuelle. Technique de collecte de données encore marginale dans l'étude des rapports race/espace, la sociologie visuelle repose sur l'usage de la photographie et de la vidéo pour étudier la société, une « combinaison entre image et sociologie [est] au service d'une compréhension du monde social » (La Rocca, 2007 : 37). Permettant la mise en lumière des comportements et interactions sociales, l'image est à la fois instrument de collecte de données et objet d'étude sociologique.

Niveau spatial : appréhender la gentrification avec la sociologie vituelle

Selon Matevz Juvancic et Spela Verovse, l'espace urbain raconte une histoire, un récit qui s'apprécie par la vue (2018 : 52). À l'aide d'un appareil photographique, j'ai documenté visuellement au printemps 2019 les multiples mutations matérielles (mobilières et immobilières) de Crown Heights (établissement de nouveaux commerces dispendieux, d'enseignes de grande consommation, d'espaces verts…). Matérialisant la restructuration socio-économique du quartier, ces modifications de l'espace urbain paraissent participer à la mutation de territoires racisés en *espaces blancs* (Jackson, 1999 ; Anderson, 2015 ; Mumm, 2016). Or comme le soulignent Jerry Krase et Timothy Shortell, la sociologie visuelle ouvre un nouveau champ des possibles méthodologiques en vue d'une étude sociologique de l'espace urbain :

> Photographs are data, records of the structuring of social life, not merely ornaments to illustrate sociological concepts. To study spatial semiotics of urban vernacular landscapes, researchers must use visual data of the built and social spaces of urban neighborhoods. (Krase et Shortell, 2010 : 372)

À Crown Heights, comme dans d'autres villes à travers le monde, les mutations du tissu commercial et des paysages bâtis ne sont que quelques-uns des indices et symboles de la gentrification. Cette métamorphose de l'urbain, à la fois « activité sémiotique et [une] pratique esthétique » (Krase, 2007 : 75), révèle aussi des rapports de force intercommunautaires. Dans le contexte de conflits et luttes sociales, commander et produire l'espace permet aux privilégié.e.s de reproduire et d'accroitre leur pouvoir (Harvey, 1989 cité par Krase, 2004 : 6). Comme nous le verrons dans le Chapitre 2, cette domination de l'espace (ici urbain) peut prendre des formes diverses : de l'accès à la propriété privée à l'établissement de commerces socialement (et racialement) exclusifs en passant par des stratégies de contrôle social telles les pratiques de surveillance policière.

Ma collecte de données visuelles s'est étalée sur 4 semaines au printemps 2019 lors de 6 séances de prises aléatoires de photographies. Le trajet a été initialement tracé au départ de la station Nostrand Ave sur Eastern Parkway jusqu'au croisement

Nostrand Ave/Fulton St, puis de Franklin Ave/Fulton St jusqu'à la station Franklin Ave sur Eastern Parkway. L'entièreté de ces 2 terrains de recherche (Nostrand Ave et Franklin Ave) a été systématiquement couverte au cours des 6 séances de collecte de données. Si la première séance s'est déroulée en milieu de journée, j'ai décidé pour les 5 séances suivantes de procéder aux aurores (aux alentours de 6h30/7h du matin), moment stratégique de la journée pour sa luminosité (permettant de produire des visuels scientifiquement exploitables) et son calme (peu de personnes déambulent dans les rues à cette heure-là). Les conditions météorologiques ont, sans surprise, déterminé les jours les plus opportuns pour effectuer ma collecte de données. Le traitement des données visuelles s'est déroulé en deux temps. Tout d'abord j'ai procédé à un travail de classification de mes 350 clichés selon 5 catégories :

- Commerces : alimentation et spiritueux (45+ photos), magasins en tout genre (vêtements/bijoux, quincaillerie…) (60+ photos) ;
- Salon de coiffure/beauté et *barber shops* (25+ photos) ;
- Bars/restaurants (80+ photos) ;
- Bâtisses : neuves, abandonnées, en travaux (80+ photos) ;
- Chaussées et espaces verts (60+ photos).

Dans une démarche inductive, j'ai établi ces catégories à la suite de ma première séance de prise de photographies (celle-ci largement assimilable à un « coup d'essai ») et sur les conseils du sociologue et urbaniste Jerome Krase que j'ai rencontré à plusieurs reprises lors de mon terrain de recherche et dont les travaux m'ont grandement inspirée. Cette catégorisation a largement structuré le déroulement des séances 2 à 6. Sur mes centaines de clichés, j'en ai ainsi sélectionné 8 (un chiffre conjointement décidé avec ma direction de recherche) répartis selon 4 catégories que j'analyse dans le Chapitre 2 du présent mémoire. Ladite sélection s'est effectuée à l'aune des catégories susmentionnées afin d'une part de souligner la diversité et le caractère multifacette du processus gentrificateur, et d'autre part de signifier la domination (spatiale/matérielle) de la blanchité impulsée par celui-ci.

Niveau relationnel et personnel : l'attrait de la photo-élicitation dans l'étude de la blanchité

L'étude de la *blanchité*, a priori difficilement perceptible, se présente comme un défi méthodologique pour le/la scientifique, celui-ci qui peut être partiellement relevé par l'usage de la photo-élicitation (Farough, 2002 ; Winddance Twine et Gallagher, 2008). Méthode ethnographique innovante, l'entrevue de photo-élicitation (« Photo Elicitation Interview ») consiste à mobiliser des photographies lors d'entretiens semi-dirigés afin de faciliter la prise de parole de l'enquêté.e, voire d'obtenir des données inédites qui n'auraient pu être récoltées via l'usage de techniques plus conventionnelles (Harper, 1988 ; Clark Ibañez, 2004 ; Krase, 2012). Les visuels utilisés peuvent être produits par le/la chercheur.euse ou par l'enquêté.e en vue d'une approche davantage inductive. Ici, mes participant.e.s ont été invité.e.s à produire leurs propres photographies. Inclusive et réflexive, l'entrevue de photo-élicitation offre de précieux outils dans cet effort de révélation de la *blanchité* (Farough, 2006), normalisée et invisibilisée (Frankenberg, 1993 ; DiAngelo, 2001), performée souvent inconsciemment par les individus qui lui sont affiliés. Cette technique de récolte de données s'est avérée particulièrement bénéfique compte tenu de mon positionnement de chercheuse, blanche et issue de la classe moyenne ; un profil qui présentait de fortes similitudes avec celui de mes enquêté.e.s.

Le recrutement des participant.e.s s'est effectué sur la base de leur date d'emménagement dans le quartier (après 2010) et s'est déroulé au cours des mois de mai et de juin 2019. Quatre (4) résident.e.s, deux hommes et deux femmes, ont participé à cette étude. Leurs noms ont été anonymisés. Le premier enquêté, Sean, est un homme blanc, âgé d'une quarantaine d'années, écrivain indépendant. Il réside à Crown Heights depuis plus de 6 ans. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au Manhattanville, un *coffee shop* localisé à quelques blocs de Nostrand Avenue sur Saint Johns Place. Le deuxième enquêté, Nick, est un homme racisé âgé de 28 ans. Avocat d'affaires diplômé de la renommée Université Harvard et heureux propriétaire d'un

appartement flambant neuf sur Franklin Avenue, il vient d'emménager dans le quartier. J'ai fait sa connaissance le jour de mon emménagement dans la colocation où j'ai résidé le temps de mon terrain de recherche. Nick sous-louait une chambre pour quelques semaines dans le même appartement en attendant la fin des rénovations de son nouveau domicile. Fils d'une mère blanche et d'un père Noir, Nick est le seul participant qui se soit revendiqué non-blanc. Le choix de son recrutement n'est pas anodin : en analysant son positionnement de *gentrifier*, Afro-descendant, ultra fortuné, il s'agissait pour moi de confronter son discours et ses pratiques avec ceux des 3 autres enquêté.e.s, blanc.he.s. La troisième participante Sophie est une femme blanche âgée de 25 ans. Activiste féministe diplômée de l'Université Cornell, Sophie travaille en tant qu'assistante de recherche dans le domaine de la santé. Elle réside depuis 2 ans à Crown Heights. Nous nous sommes rencontrées dans un bar restaurant Afro-caribéen branché, le Glady's, localisé sur Franklin Avenue alors qu'elle dînait avec son amie, elle aussi blanche. Sarah, la quatrième et dernière enquêtée est une femme blanche âgée de 25 ans. Sarah a emménagé à Crown Heights fin 2018, seulement quelques mois avant notre entrevue. D'origine israélienne, elle a immigré seule à New York en 2014 pour suivre des cours de théâtre au sein du très prestigieux Lee Strasberg Theatre and Film Institute à Manhattan. Désormais actrice et serveuse à mi-temps, elle était en charge de gérer la chambre que je sous-louais, c'est ainsi que j'ai fait sa connaissance.

Ma collecte de données s'est déroulée en trois temps. À la suite d'une prise de contact informelle, j'ai convenu d'un premier rendez-vous individuel dans un lieu public afin d'expliquer à chaque participant.e mes recherches, ma démarche, leur faire signer un formulaire de consentement et répondre à leurs questions. Après ce bref premier entretien, qui n'a pas fait l'objet d'un enregistrement, les 4 enquêté.e.s ont disposé de 7 à 10 jours pour effectuer leurs photographies en vue de l'entretien de photo-élicitation. Les instructions étaient souples : en 5 à 10 clichés maximum, les participant.e.s devaient documenter visuellement leur quotidien dans l'espace public de Crown Heights, notamment ce qu'iels appréciaient et/ou réprouvaientChaque

participant.e était tenu.e de me faire parvenir ses visuels au plus tard 24 heures avant notre seconde rencontre. Sean m'a fait parvenir 15 visuels, Sophie en a envoyé 9, Nick 6 et Sarah 4. S'étalant sur 45 minutes en moyenne, les entretiens de photo-élicitation ont été enregistrés à l'aide d'un dictaphone. Ils se sont déroulés sur deux jours au mois de juin 2019. Nonobstant le caractère co-constructif constitutif des entretiens de photo-élicitation, je me suis tout de même appuyée sur une grille d'entretien (disponible en annexe du présent mémoire). Les entrevues de Sean, Sophie et Sarah se sont tenues à mon domicile et celle de Nick dans son nouvel appartement. La taille restreinte de l'échantillon a été préalablement décidée avec ma direction. À ma surprise, je n'ai éprouvé aucune difficulté à recruter mes participant.e.s.

1.2.3. L'impératif de réflexivité scientifique

À la fois outil méthodologique et donnée de terrain, une photographie n'est jamais isolée. Elle doit par conséquent être interprétée dans le contexte de sa production :

> La photographie exprime des significations, des faits, un 'rapport au monde' ou une conception du monde dont elle est la mieux placée pour traduire l'immédiateté et la nature tout autant que l'ambiguïté. (Cardi, 2015 : 87)

Pour Michaël Meyer (2008), une distinction doit s'opérer entre l'« objet-image » et le « travail-image ». Alors que la démarche de l'« objet-image » consiste à analyser l'image en tant que donnée ; le « travail-image » porte une attention toute particulière au positionnement du/de la scientifique et au contexte dans lequel s'effectue son travail : « La possibilité de réaliser des photographies est l'occasion de réflexions sur les enjeux de négociations de la présence du chercheur-photographe » (Meyer, 2008 : 3). Le/la chercheur.euse doit alors être en mesure de s'interroger sur les « perturbations et régulations que sa démarche va engendrer sur le terrain » (Meyer, 2008 : 3) puisque pour être analysée la photographie doit être replacée « dans les conditions sociales, historiques et intellectuelles de sa réalisation » (Cardi, 2015 : 88).

Liant les identités individuelles à la production des savoirs, la recherche antiraciste signale que notre histoire, notre éducation et nos expériences personnelles configurent nos interprétations du monde social (Dei, 2005 : 11). Avant de poursuivre, il me paraît dès lors essentiel de situer/expliciter mon positionnement dans les rapports sociaux de race/colonialité (et a fortiori de genre et de classe) en tant que femme blanche, cis-genre, issue de la classe moyenne française et étudiante dans une université nord-américaine. Une posture (racialement, socialement et économiquement) privilégiée qui a indubitablement modelé ma compréhension de la société – « Personne

n'écrit de nulle part » (Rigouste, 2012 : 8) – en plus de susciter divers questionnements lors de mon terrain. Alors que je photographiais une bâtisse abandonnée sur Atlantic Avenue à quelques mètres de Nostrand Avenue (Cliché 1), un homme Afro-descendant s'est approché et m'a très naturellement demandé : « Vous comptez l'acheter ? ».

Cliché 1

Me renvoyant à ma posture (coloniale) de femme blanche économiquement privilégiée (car équipée d'un appareil photographique onéreux) naviguant dans un environnement racisé et défavorisé, cette question a priori anodine a intensément nourrit ma réflexion :

> Anti-racism research is not about becoming located or situated in another's lived experiences but is rather an opportunity for the researcher to critically engage his or her own experience as part of the knowledge search. (Dei, 2005 : 2)

D'une part, elle a mis en exergue les privilèges qui découlent de mon affiliation (auto)perçue à la *blanchité* : dans un système néocolonial racialement oppressif, ma blancheur physique (cumulée à des signes extérieurs de richesse telle la possession d'une caméra) signale une certaine dotation en capital économique et (racial)

symbolique (Feagin, 2009c) indispensable à l'acquisition d'un bien immobilier. Rappelons que l'accès à la propriété privée est un droit dont les populations racisées, particulièrement les communautés Noires, ont été historiquement spoliées (Harris, 1993). D'autre part, ce questionnement a indiqué que l'achat et la rénovation de biens immobiliers à Crown Heights seraient bien le fait de populations blanches, une dimension manifeste de la gentrification (Betancur, 2002 ; Slater, 2006).

Pour le photographe-chercheur Jerome Krase, les méthodes visuelles se présentent comme des outils pertinents en vue de saisir les dynamiques à l'origine des mutations ethnoculturelles de l'urbain, fruit de puissants rapports de domination sociale, politique et économique (Krase, 2016 : 4). Considérant l'orientation épistémologique antiraciste de mes recherches (Collins, 1986 ; Dei, 2005), documenter visuellement les espaces blancs s'est donc accompagné d'un profond travail d'introspection et de déconstruction de mon regard formaté par mes privilèges de race et de classe : « The white space is embedded in all of us. We are colonized by it. As such, in order to address it in our work, we have to maintain a consistent, overzealous reflexivity » (Rios, 2015 : 260).

Dans le même temps, si elle a pu soulever des interrogations, mon affiliation à la *blanchité* – et par extension ma classe sociale d'appartenance – a représenté un atout dans le recrutement de mes enquêté.e.s et lors de notre collaboration (Chapitre 3) ; mes origines françaises s'avérant particulièrement utiles face à des participant.e.s pour lesquel.le.s la culture européenne sert de marqueur social (Tissot, 2011). J'ai ainsi eu le sentiment que mon positionnement de chercheuse – blanche, occidentale/européenne, éduquée – a été décisif lors des entretiens de photo-élicitation ; entrevues au cours desquelles les enquêté.e.s ont communiqué de bon gré leurs expériences et points de vue, parfois problématiques à bien des égards.

Dans une perspective réflexive et à la lumière de la théorie du point de vue situé (Collins, 1986), j'estime nécessaire de rappeler que toute interprétation des données est indubitablement influencée par le statut – racial, social, genré – du/de la chercheur.euse : « Each groups speak from its own standpoint and shares its own partial, situated

knowledge » (Collins, 1991 : 270). Le présent travail, subjectif et contextualisé, n'échappe pas à cette réalité :

> 'Toute connaissance est nécessairement située dans le temps et l'espace' et ancrée 'dans les conditions matérielles d'existence spécifiques à un groupe et à une époque donnée'. (Ollivier et Tremblay, 2000 citées par Gaussot, 2008 : 190)

Après avoir justifié mon cadre conceptuel, mon terrain de recherche et ma méthodologie, je m'interroge dans les deux prochains chapitres sur les dynamiques d'oppressions raciales, impulsées par la gentrification à Crown Heights. La situant dans l'histoire coloniale étasunienne (Wolfe, 2006), je démontre (théoriquement et empiriquement) au cours du Chapitre 2, la territorialité matérielle de la *blanchité* sur l'urbain gentrifié par la comparaison visuelle du paysage bâti sur Nostrand Avenue et Franklin Avenue.

CHAPITRE 2 : LA TERRITORIALITÉ MATÉRIELLE DE LA *BLANCHITÉ* : LE BLANCHIMENT DES ESPACES *GENTRIFIÉS*

Dopée par des politiques fédérales néolibérales (Hackworth et Smith, 2001 ; Hackworth, 2002), la gentrification dépasse désormais la définition élaborée par Ruth Glass en 1964. Marginalisé.e.s, les résident.e.s de ces espaces gentrifiés, jusqu'alors paupérisés et ségrégés, sont aujourd'hui les plus durement touché.e.s par ces évolutions, victimes directes de la hausse exponentielle des loyers et du coût de la vie ainsi que de l'atomisation des liens sociaux qui les accompagnent :

> Descriptions of gentrification as […] a process of replacing a lower for a higher income group do not address the highly destructive processes of class, race, ethnicity, and alienation involved in gentrification. (Betancur, 2016 : 807)

Constatant les multiples et récentes transformations matérielles de Crown Heights, je cherche à mettre en exergue l'intersection de la gentrification urbaine avec la suprématie blanche, fruit du colonialisme de peuplement britannique/étasunien (Blauner, 1969 cité par Tabb, 1971). Stimulée par l'apparition d'un nouveau néolibéralisme urbain, issu du rapprochement des secteurs privé et public au début des années 1990 (Wyly et Hammel, 2003), j'énonce la thèse que la gentrification de Crown Heights encourage la mutation d'espaces urbains racisés en *espaces blancs* (Anderson, 2015). Ce faisant, j'inscris ce phénomène récent dans l'histoire coloniale des États-Unis. Pour le démontrer, je mobilise en plus des théories critiques de la race, les études

décoloniales (Wolfe, 2006), encore marginales dans la recherche sur la gentrification : « How gentrification intersects with the historical colonization of Indigenous peoples appears to be under-theorized in the gentrification literature » (Jackson, 2017 : 44). En comparant visuellement les paysages bâtis de Nostrand Avenue et Franklin Avenue, je cherche ainsi à démontrer la territorialité (physique/matérielle) de la *blanchité* sur l'urbain gentrifié, elle-même indissociable de la structure coloniale des États-Unis (Wolfe, 2006) : « Geographic studies of whiteness […] [demonstrate] spatial contingency of the social construction of whiteness and privilege » (Bonds et Inwood, 2016 : 717). Les mégalopoles néolibérales, telle New York et a fortiori Brooklyn, se présentent en effet comme des sites « paradigmatiques » (Krase, 2016 : 26) pour étudier visuellement ces nouvelles formes de restructuration (raciale) des villes : « Racialized space is one mechanism of institutional racism through which white power and privilege are reproduced » (Moore, 2008 : 25).

2.1. La constitution des *espaces blancs* aux États-Unis : une histoire en cours

2.1.1. La permanence de la colonie de peuplement

Élaborée au 14e siècle, la doctrine légale de la *terra nullius* a été au cœur de l'entreprise coloniale depuis le 16e siècle. Cette logique consacrait le droit des puissances colonisatrices (« civilisatrices ») de s'approprier les territoires « découverts » du « Nouveau Monde », reniant toute autorité territoriale aux populations Autochtones, « sauvages », qui vivaient alors dans l'« état de nature » (Locke, 1690 cité par Jackson, 2017 : 63). Selon cette doctrine, en l'absence d'un régime de propriété privée et d'un système dit « moderne » d'exploitation capitalistique des ressources naturelles, la terre alors « découverte », « sous » exploitée, n'avait donc pas de propriétaire, légitimant de fait son expropriation par les colons. Le juge britannique William Blackstone précise en 1765 :

> Plantations, or colonies in distant countries, are either such where the lands are claimed by right of occupancy only, by finding them desert and uncultivated, and peopling them from the mother country ; or where, when already cultivated, they have been either gained by conquest, or ceded to us by treaties. (Blackstone, 1765 cité par Geisler, 2012 : 18)

Pour Robert Blauner, il est important de distinguer colonialisme et colonisation. Contrairement à la colonisation, temporaire, le colonialisme traduit un système social, économique et politique durable (Blauner, 1969 cité par Tabb, 1971 : 99). La colonie de peuplement s'inscrit dans cette dynamique. Reposant sur l'occupation permanente des terres par la puissance colonisatrice, celle-ci n'est pas un évènement historique fini mais une structure qui se perpétue dans le temps et requiert un effort constant de conservation de la part des colons (Wolfe, 2006). Répondant à des « logiques

d'extermination » (Wolfe, 2006), le colonialisme de peuplement légitime à la fois l'expropriation des terres Indigènes et leur privatisation, ainsi que le massacre et la déportation des communautés Autochtones. En effet, dans le cadre d'une colonisation dite « classique », l'objectif principal des envahisseurs est d'exploiter les ressources naturelles et humaines. Avec la colonie de peuplement, il ne s'agit pas seulement d'acquérir de nouveaux territoires mais aussi de gagner le contrôle des ressources, qu'elles soient naturelles ou humaines (Nakano Glenn, 2015 : 55).

Pour atteindre ce double objectif, les colons ont éliminé la présence – physique et symbolique – Indigène des territoires convoités (Wolfe, 2006). Cette éradication a pris diverses formes : du génocide au déplacement forcé des populations Autochtones, en passant par leur confinement dans des réserves ou encore la suppression de leurs particularismes culturels, politiques et sociaux via des politiques dites « d'assimilation » (Wolfe, 2006 ; Nakano Glenn, 2015). Dépassant la stricte extermination physique des corps Autochtones, le terme « génocide structurel » conceptualisé par Patrick Wolfe offre une compréhension élargie de la notion de « génocide », permettant d'apprécier son pluralisme :

> This logic certainly requires the elimination of the owners of that territory, but not in any particular way. […] Focusing on structural genocide enables us to appreciate some of the concrete empirical relationships between spatial removal, mass killings and biocultural assimilation. (Wolfe, 2006 : 402-403)

Constitutive de l'histoire étasunienne, cette occupation inaltérable de territoires non cédés, suite à l'anéantissement – physique et symbolique – de la présence Autochtone, a permis d'une part, la libre exploitation capitalistique des ressources terriennes et d'autre part, l'établissement et la domination de nouvelles communautés colonisatrices, affiliées à la *blanchité* : « Settler colonialism is an example of an institutionalised or normalized (and therefore mostly invisible) ideology of national identity » (Lovell, 2007 citée par Nakano Glenn, 2015 : 59). En démantelant les sociétés Autochtones, les missionnaires cherchaient à s'installer durablement sur les territoires envahis : « Settler colonialism destroys to replace » (Wolfe, 2006 : 388).

Défendue comme une précondition à la « modernité » (Wolfe, 2006), la colonie de peuplement répond ainsi à un objectif économique d'accumulation des richesses (Marx, 1867 cité par Jackson, 2017) mais aussi à une logique de domination et subordination raciales. Comme le met en exergue Charles W. Mills dans son ouvrage *The Racial Contract* (1997), la sortie de l'« état de nature » des sociétés dites « primaires », centrale dans la doctrine de la *terra nullius*, s'est négociée entre hommes blancs, uniques signataires du Contrat Social, et ce au détriment des populations racisées, asservies, dépossédées, exploitées. Joshua Bonds et Anne Inwood précisent :

> Settler colonialism situates the intersections of political economy and racial identity within a foundational geography underpinned by the eradication and exploitation of particularly racialized bodies. (2016 : 722)

Stimulée par une insatiable avidité de maximisation des richesses, la colonie de peuplement – structure en perpétuel devenir – est devenue constitutive de l'identité (raciale) étasunienne contemporaine : « The logic, tenets, and identities engendered by settler colonialism persist and continue to shape race, gender, class, and sexual formations into the present » (Nakano Glenn, 2015 : 59). Au cœur de l'entreprise coloniale, les interactions des colons avec les communautés Indigènes ont constitué la genèse des processus de racialisation et d'altérisation des corps racisés (Autochtones) par la normalisation et l'exaltation de l'identité raciale (blanche) de leurs oppresseurs : « While racializing Native ways of life and Native Americans as "other," settlers developed their self-identities as "white," equating civilization and democracy with whiteness » (Nakano Glenn, 2015 : 67). Depuis l'arrivée des premiers colons, la société (coloniale) étasunienne s'est ainsi érigée sur une hiérarchisation des races (socialement construites) en tant que « process of defining an "us" or community through the construction of a constitutive exterior that is positioned as inferior » (Curtis Fraser *et al*., 2012 : 535). Justifiant l'extermination de la présence Autochtone, la hiérarchie raciale a permis d'asseoir la suprématie blanche par l'élaboration de cet « Autre » à la fois marginalisé/altérisé et constitutif de la nation étasunienne.

Le colonialisme de peuplement repose sur l'établissement de frontières, à la fois physiques et symboliques, séparant les envahisseurs des Autochtones. Selon Aileen Moreton-Robinson, la frontière constitue à cet égard l'essence de la souveraineté territoriale étasunienne : la délimitation d'un territoire a offert aux dominant.e.s un contexte d'identification nationale et territoriale à la *blanchité*, permettant l'édification des États-Unis en état-nation blanc (Moreton-Robinson, 2008 citée par Nakano Glenn, 2015 : 59).

2.1.2. Espaces blancs, espaces coloniaux

Afin de sécuriser leur domination territoriale, les missionnaires racisants (Guillaumin, 1972 : 7-8) ont mis en place un système de propriété privée qui transforma la terre, les ressources naturelles et les corps racisés en « objets » pouvant être légalement détenus, vendus, échangés :

> This regime consists of such elements as mapping and marking boundaries to delimit an object that is to be owned, a system for recording ownership, and legal rules for ownership and sale of objects defined as property. (Nakano-Glenn, 2015 : 55)

Ce régime de la propriété privée – tant des biens que des personnes – a ainsi relié le destin et l'expérience des populations Autochtones à ceux des esclaves originaires d'Afrique subsaharienne (Nakano Glenn, 2015 : 67), justifiant à la fois l'expropriation des terres Indigènes et l'exploitation des corps racisés marginalisés. D'après Cheryl Harris (1993), la propriété privée aux États-Unis et la suprématie blanche se sont donc construites mutuellement. À ce titre, la *blanchité* fonctionne à la fois comme un marqueur identitaire et un privilège structurel garantissant aux blanc.he.s l'accès à la propriété privée (Du Bois, 1920 ; Harris, 1993). Dans une perspective endogène, la *blanchité* traduit un sens privilégié de domination et d'appartenance à la terre, revendiqué et exercé par les populations racisantes ; un droit « naturel » et manifeste sur l'espace physique qui, lorsqu'il est situé dans des dynamiques impérialistes d'appropriation des territoires, se construit par la marginalisation des corps racisés (Arredondon et Bustamante, 2019 : 5). La domination blanche de la terre va donc de pair avec la division raciale des territoires et la défense des *espaces blancs*.

Pour Elijah Anderson (2007), l'*espace blanc*, normalisé et invisibilisé, perpétue et consolide la ségrégation spatiale et ce malgré l'abolition légale du système

ségrégationniste au 20e siècle. Se caractérisant par la quasi-absence – numérique et symbolique – de personnes racisées en son sein, l'espace blanc agit comme :

> An identifiable setting wherein the normative sensibilities of white middle class status are given geographic form and meaning in relation to the absence or marginalized presence of racial minorities. (Arredondo et Bustamante, 2019 : 4)

Socles des actuelles structures d'oppressions raciales aux États-Unis, ces espaces racialement homogènes s'articulent socialement et culturellement comme la norme, perpétuant l'invisibilisation de la *blanchité* et de l'entreprise coloniale : « White supremacy is wrapped up in everyday geographies that continue to sustain material advantages of whiteness within settler colonial states » (Bonds et Inwood, 2016 : 728). Dans un mouvement circulaire, les espaces blancs sont aussi bien la résultante que la cause du système impérialiste et raciste étasunien : asseyant – symboliquement et matériellement – la domination blanche, ils perpétuent et consolident en retour les privilèges blancs. Consacrant – symboliquement et matériellement – la domination blanche, les espaces blancs incitent davantage l'affiliation à la blanchité que la promotion d'un pluralisme culturel (Brunsma et al., 2019 : 19). Par l'exclusion des communautés racisées, ces espaces font disparaître dans le même temps toute diversité ethnoculturelle.

2.1.3. La gentrification urbaine contemporaine : actualisation de l'entreprise coloniale ?

Responsable du déplacement forcé des populations les plus marginalisées, la gentrification parait répondre aux mêmes logiques de dépossession et d'expropriation des terres que le colonialisme de peuplement (Jackson, 2017 : 45) : « Since settler colonialism is an indicator, it follows that we should monitor situations in which settler colonialism intensifies » (Wolfe, 2006 : 403).

Pour Neil Smith, la gentrification contemporaine, stimulée par des politiques publiques complaisantes, matérialise la *nouvelle frontière urbaine* (« new urban frontier »), stratégie politique et surtout économique de (re)conquête territoriale : « As in the nineteenth-century West, the construction of the new urban frontier of the fine de siecle is a political geographical strategy of economic reconquest » (Smith, 1989 cité par Wharton, 2008 : 5). Se concentrant sur la dimension macroéconomique de la gentrification, cette analyse occulte malheureusement le rôle fondamental que jouent les considérations raciales dans ces processus (Jackson, 2017) : « White supremacy is a central organizing logic of Western modernity, legitimating both European colonization and settler projects » (Bonds et Inwood, 2016 : 720). Avec la gentrification, nous assistons en effet à un bouleversement des équilibres sociaux par l'instigation d'une « concurrence spatiale inégale » (Krase, 2007 : 71) entre les nouveaux arrivant.e.s privilégié.e.s et les résident.e.s défavorisé.e.s, progressivement exproprié.e.s de leurs terres :

> Gentrification is a byproduct of mankind's continuing interest in advancing the notion that one group is more superior to another and worthy of capitalistic consumption with little regard to social consciousness. (Wharton, 2008 : 7)

Motivée par des considérations capitalistes de maximisation des richesses et par une logique d'oppression raciale, cette concurrence s'inscrit dans l'histoire coloniale des

États-Unis permettant dans le même temps l'ancrage territorial et matériel de la suprématie blanche : « While gentrification is often seen as engendering spaces of difference, it ultimately depends on bourgeois whiteness as a normative base for property valuation » (Jackson, 2017 : 52).

Promouvant l'établissement de communautés blanches et aisées dans des espaces économiquement et racialement ségrégés, la gentrification contemporaine s'apparente dès lors à un « moment colonial » (Kempf, 2010 cité par Bonds et Inwood, 2016 : 717) : « Colonial moment reinforce and normalize white domination and accent the reality of the settler colonial process as a system that deepens on the continued occupation of stolen lands » (Seawright, 2014 cité par Bonds et Inwood, 2016 : 725). Loin d'être un phénomène marginal, la gentrification réactualise la doctrine de la *terre nulle* chère aux colons britanniques aux 16e et 17e siècles : « Neighborhoods are treated as a new *terra nullius* » (Jackson, 2017 : 63). Elle contribue ainsi à la transformation de territoires racisés en espaces blancs, exaltant le pouvoir de la *blanchité* (Yancy, 2004) : « The reality of race in the United States is segregation and the creation and maintenance of white space » (Brunsma *et al.*, 2019 : 3) ; un drame social et humain que j'ai pu saisir lors de ma collecte de données visuelles à Crown Heights au printemps 2019.

2.2. La preuve par l'image

2.2.1. La nature et les quartiers paupérisés : stratégies de verdissement et contrôle policier

Cliché 1.1

Cliché 1.2

Dans une rue adjacente à la très gentrifiée Franklin Avenue, le cliché 1.1 renseigne sur les pratiques sociales d'embellissement du paysage urbain, celles-ci ordinairement à l'initiative des populations locales. La chaussée est ici propre et dégagée, les trois jardinets sont florissants. Selon Duncan et Duncan (2001), cette

« célébration de la nature » est une technique régulièrement mobilisée par les privilégié.e.s pour consolider leur capital social et symbolique. Travail esthétique et praxis du pouvoir, l'enjolivement des territoires, via l'implantation d'espaces verts, relève d'une stratégie politique d'appropriation des terres urbaines, participant à l'invisibilisation des rapports de forces intercommunautaires :

> The celebration of the natural environment and the claimed uniqueness of a local landscape divert attention away from the interrelatedness of issues of aesthetics and identity on the one hand and social justice on the other. (Duncan et Duncan, 2001 : 388)

En amplifiant l'attractivité des quartiers populaires, cette exaltation de la nature participe dans le même temps au processus de gentrification environnementale, « éco-gentrification », responsable du déplacement et de l'exclusion des ménages les plus vulnérables (Anguelovski, 2015). Sous couvert de considérations écologiques et esthétiques, l'introduction d'espaces verts participe à la mutation d'espaces racisés en espaces blancs :

> Green gentrification is the logical follow-up and extension of […] 'N**** removal' or 'Latino removal': displacement is followed by 'green and white arrival'. In other words, the racial aspect of whiteness is in some ways invisibilized by words such as 'green'. (Anguelovski, 2015 : 1213)

La scène 1.2 a été photographiée à l'angle de la très populaire Nostrand Avenue et Prospect Place, à seulement quelques minutes de marche du cliché 1.1. Tranchant avec l'environnement propre et verdoyant du premier visuel, la chaussée, recouverte de détritus, est ici mal entretenue. Au second plan, on remarque des graffitis sur le bâtiment ainsi qu'un Deli's, épicerie de quartier bon marché emblématique de la ville de New York, au troisième plan. Le panneau « To Rent » (« À louer ») signale les actuelles transformations du paysage commercial local, concrétisant la gentrification commerciale de Crown Heights. Destiné à prévenir la délinquance, l'étrange engin au premier plan, floqué du logo de la police new-yorkaise (NYPD – « New York Police Department »), est un spot lumineux amovible : enclenché tous les jours à la tombée

de la nuit, il est destiné à limiter les rassemblements nocturnes. Ce dispositif policier a été déployé pour la première fois en 2014 par l'ancien maire de New York, Bill de Blasio : « Les criminels ne souhaitent pas s'adonner à des activités illicites au grand jour » avait-il annoncé pour justifier sa politique « préventive » (« Order Maintenance Policing » ou « Police de Maintien de l'Ordre »). Cette doctrine de maintien de l'ordre fut adoptée à la suite d'intenses crises sociales et politiques dans les années 1960 et 1970. La police était alors sous le feu des critiques, incriminée d'une part pour sa brutalité lors de manifestations pacifiques et d'autre part, pour son incapacité à prévenir le crime (Willis, 2014 cité par Laniyoyu, 2017 : 4). En réaction à cette crise de confiance, les autorités ont adopté une posture « préventive » via le déploiement du très controversé programme *Stop & Frisk* dans lequel s'inscrit les pratiques de « maintien de l'ordre ». Le renforcement et la glorification du bras armé de l'État, via l'adoption de pratiques punitives, la toute-puissance de la police et l'industrialisation du système carcéral (Alexander, 2010), forment les bases essentielles de l'État néolibéral contemporain (Wacquant, 2014 : 1694) ; celui-ci qui exploite en retour les clivages raciaux pour justifier ses politiques de maintien de l'ordre et asservir les populations racisées. S'inscrivant dans l'histoire coloniale des États-Unis, l'émergence de l'État pénal contemporain formate ainsi la race comme une modalité de classification et de stratification de la criminalité en associant corps Noirs (« blackness ») et déviance (Wacquant, 2014 : 1696). Pour Margaret Ramirez, la gestion policière de l'espace public dans les quartiers dits « sensibles » (et racisés), comme certaines zones à Crown Heights (cliché 1.2), participe à la criminalisation des populations locales et à l'assujettissement des corps racisés : « Policing isn't about public safety as it is about bulldozing and displacing communities of color, about making them uncomfortable enough to want to move, to make room for the gentry to come in » (Ramirez, 2020 : 157). Dans le cadre d'études urbaines, cette présence policière accrue sur Nostrand Avenue, à seulement quelques blocs de Franklin Avenue, corrobore les résultats de l'étude d'Ayobami Laniyonu (2017) sur les liens causaux entre pratiques policières, contrôle social et gentrification. Auparavant le théâtre

d'arrestations systématiques et d'opérations de profilage racial, les espaces nouvellement gentrifiés, telle Franklin Avenue, connaissent une nette diminution, voire une complète disparition, de la présence policière. Laniyonu explique : « Gentrifying in-movers likely do not prefer to see heavy and frequent policing in their neighborhoods any more than they prefer to see signs of "disorder," as it sends negative signals » (2017 : 23). Les zones limitrophes, comme Nostrand Avenue, voient à l'inverse cette présence s'intensifier. Une tendance qui laisse présager la gentrification prochaine de ces espaces, le phénomène ayant vocation à se propager aux territoires adjacents (Passell, 2018) : « The pattern is fairly clear: gentrified enclaves claim a prominent place in elite housing markets where municipal policy incorporates provisions designed to cleanse the city of certain people and behaviors » (Wyly et Hammel, 2003 : 11).

2.2.2. Aseptisation des espaces publics et division raciale de l'urbain

Cliché 1.3

Cliché 1.4

Avec ses réceptacles à ordures parfaitement alignés et son trottoir immaculé, la propreté de Franklin Avenue (cliché 1.3) frappe et tranche avec l'insalubrité et les poubelles éventrées, posées à même le sol au croisement de Nostrand Avenue et Lincoln Place. Processus d'embellissement et de rénovation du territoire urbain, la gentrification se manifeste notamment par l'assainissement et le nettoyage des espaces publics. Pour David Sibley, ces pratiques de purification de l'espace sont intimement liées à la consommation néolibérale, formatée par la publicité : « Consumer advertising encourages the creation of [private] worlds which are invariably well-ordered, pristine, and pure » (Sibley, 1988 : 415). Ce consumérisme de masse renforce une perception critique des biens usagés et légitime une posture complaisante à l'égard des

environnements domestiqués, constamment nettoyés et aseptisés à l'aide de détergents blanchissants (Sibley, 1988 : 415). Une quête de « propreté » et d'ordre qui s'accompagne de la diabolisation des populations « indésirables », racisées et pauvres :

> White may be connected with a heightened consciousness of the boundary between white and not-white, with an urge to clean, to expel dirt and resist pollution, whether whiteness is attributed to people or material objects. (Sibley, 1995 : 24)

Pour Duncan et Duncan, l'« assainissement » des espaces, comme celui mis en scène sur la photographie 1.3, va de pair avec des pratiques d'exclusion de « l'autre » non-blanc et défavorisé : « A "unique sense of place" provides the positive goal that serves to obscure practices of exclusion and homogenization, even spatial purification » (Duncan et Duncan, 2001 : 391).

Alors que les communautés privilégiées et aisées vivant à proximité de Franklin Avenue bénéficient de chaussées dégagées et de poubelles immaculées parfaitement ordonnées, les communautés paupérisées, majoritairement Afro-descendantes, résidant sur Nostrand Avenue (Chapitre 1), pâtissent de la détérioration de leur environnement (cliché 1.4) : « A elles et eux, le sale, […] les ordures pas ramassées, les plastiques qui envahissent tout […]. Aux autres, la ville propre, les jardins, les fleurs, la déambulation sereine » (Vergès, 2016). La ségrégation spatiale s'inscrit ainsi dans « une division du propre et du sale, fondée sur une division raciale de l'urbain et de l'habitat » (Vergès, 2016), elle-même largement encouragée par la gentrification : « Marginal and 'undesirable' groups [being] are specifically targeted by the state and private capital to create a sanitized space » (Sanders-McDonagh *et al.*, 2016 : 2).

2.3.3. Lire entre les lignes : le pouvoir des signalétiques commerciales

Cliché 1.5

Cliché 1.6

Au croisement de Franklin Avenue et Dean Street, trônent un opulent building flambant neuf ainsi qu'un magasin d'alimentation, le Food Garden Market, et une station de City Bike (cliché 1.5). À quelques pâtés de maison, la bâtisse vieillissante Fulton Dental (cliché 1.6) abrite divers commerces : un dentiste, un vendeur de téléphones et de jeux vidéo, un bijoutier/prêteur sur gage et une pizzeria. Comme aperçu sur le cliché 1.2, on remarque ici un panneau « A louer » sur la partie supérieure du bâtiment. La bouche de métro Nostrand Ave (lignes A et C) se situe au pied de la bâtisse.

La confrontation des visuels 1.5 et 1.6 offre de solides indicateurs des actuelles mutations commerciales qui bouleversent Crown Heights. À l'instar des travaux de Shonna Trinch et Edward Snajdr (2017), les signalétiques commerciales du cliché 1.6 évoquent les « Old School Fronts » (typologies vieille école), emblématiques du Brooklyn pré-gentrification (Trinch et Snajdr, 2017 : 66). Celles-ci possèdent un message « what-you-see-is-what-you-get » direct et franc, textuellement dense, indiquant un certain degré d'ouverture et d'inclusivité (Trinch et Snajdr, 2017 : 77), telles les devantures du Fulton Dental. Chacune des bannières renseigne le public avec franchise et en détail sur ce que le commerce a à offrir : des produits bon marché (la

part de pizza à $1,25) aux offres de rachat d'or (« We buy gold and diamonds, we pay highest price ») et de prêts sur gage (« Pawn Broker »), des services auxquels les personnes défavorisées ont parfois recours pour obtenir rapidement des liquidités.

Avec la gentrification commerciale, de nouvelles devantures « Distinction-Making Signs » (signes distinctifs) sont apparues. Altérant le tissu commercial, elles signalent la présence de *gentrifiers* : ces « agents de changement » qui encouragent activement le processus gentrificateur en révélant de nouvelles opportunités aux investisseurs corporatifs et publics (Trinch et Snajdr, 2017 : 66). Se démarquant de la franchise affichée des « Old School Fronts », ces nouvelles devantures au design épuré – tel le Food Garden Market – adoptent une posture d'exclusivité intellectuelle en fournissant peu de détails sur leur offre de biens et/ou de services (Trinch et Snajdr, 2017 : 80). Cette métamorphose du paysage commercial se réalise aussi via l'implantation de supermarchés écoresponsables. Conceptualisé par Isabelle Anguelovski, le « supermarket greenlining » se définit comme « the socio-demographic and physical transformation of a neighborhood through the strategic opening of so-called healthy, natural, organic stores in racially mixed neighborhoods » (Anguelovski, 2015 : 1222) ; une tendance dont le Food Garden Market est l'aboutissement. Littéralement « Marché du Jardin Potager », son appellation en soi signale des considérations écologiques : le « jardin » au coin de la rue où les consommateurs.trices (privilégié.e.s) s'approvisionnent en produits bio cultivés en circuit court (« dans le potager »). Capitalisant sur une sémantique environnementale et « verte », ces nouveaux commerces alimentaires – exclusifs – participent à l'érosion de l'offre commerciale bon marché sur laquelle les communautés locales défavorisées comptaient jusqu'alors pour survivre : « Most of the new retail is White owned and caters to a largely White clientele » (Monroe Sullivan et Shaw, 2011 : 420). La présence d'une station de vélos à deux pas du Food Garden Market manifeste aussi la volonté des pouvoirs publics et privés d'attirer cette nouvelle génération de ménages aisés, soucieux de leur impact environnemental : aux dominant.e.s l'accessibilité au vélo et aux défavorisé.e.s, celle du métro (cliché 1.6).

Le déploiement d'un discours et de pratiques favorables à l'écologie, via l'introduction de commerces bio et d'espaces verts, agit comme une praxis du pouvoir. Loin d'être apolitiques, ces stratégies – racialement, socialement et économiquement exclusives – participent au blanchiment de l'urbain gentrifié local. Avec le « supermarket greenlining » et la gentrification verte se pose ainsi la question de la sécurité alimentaire et de l'accès aux biens de première nécessité des ménages défavorisés qui assistent impuissants à la disparition progressive de leurs commerces de proximité :

> Many local shopping streets described as 'distressed' actually exhibit a relative economic and cultural vibrancy […] they create jobs, and offer affordable diversion and leisure, adding to neighbourhood vitality. (Hall, 2011 citée par Hubbard, 2016 : 5)

2.2.4. L'« hipsterisation » de Crown Heights : pratiques esthétiques et appropriation culturelle

Cliché 1.7

Cliché 1.8

Inauguré en 2016, le barbier Sheer Madness (« Pure Folie ») est localisé au 785 Franklin Avenue. Accueillant « sans rendez-vous » (« Walks in Welcome »), la bannière publicitaire au premier plan affiche les visuels de 3 hommes parfaitement rasés et une femme, tous blancs (cliché 1.7). Un banc a été installé à l'entrée du salon pour permettre aux client.e.s de patienter à l'extérieur en attendant leur rendez-vous. Au second plan, la chope Veggies commercialise des cocktails et smoothies végétariens. À quelques pâtés de maison, au 638 Nostrand Avenue, le salon de coiffure afro Naye African Braiding propose des services de tissage (cliché 1.8). Contrastant

avec le banc du Sheer Madness, on remarque ici la présence d'un caddie abandonné à l'entrée du salon. Garantissant « un super style » à « un super prix », la devanture défraîchie expose les visages d'une vingtaine de femmes Afro-descendantes. Le design épuré, « distinction-making » (Trinch et Snajdr, 2017) en noir et blanc, de Sheer Madness illustre l'actuelle gentrification commerciale de Franklin Avenue. À l'inverse, la référence sincère à l'Afrique, les néons et la typographie grossière « old-school » du salon Naye African Braiding est emblématique du Brooklyn pré-gentrifié (Trinch et Snajdr, 2017).

Instances socialisatrices, les barbiers et salons de coiffure jouent un rôle fédérateur déterminant au sein des communautés racisées, Afro-descendantes et Latinas, aux États-Unis :

> The barbershop and hair salon are two of the primary places where personal identities are generated and reinforced through the process of socialization and the creation of style. (Sánchez-Jankowski, 2008 : 177)

Dans une société qui diabolise les masculinités et féminités racisées, ces lieux offrent un cadre unificateur et structurant où les individus nourrissent leur estime personnelle tout en se socialisant. Dans ces rares espaces sécuritaires racisés, tel le salon Naye African Braiding, où les Blanc.he.s sont – numériquement et symboliquement – absent.e.s, les client.e.s sont libres de s'exprimer, d'interagir, de construire leur identité : « Barbershops and salons serve as social spaces for Blacks to relax without the strain of interacting with Whites » (Monroe Sullivan et Shaw, 2011 : 417).

Sans surprise, l'établissement de *gentrifiers* blanc.he.s et aisé.e.s a radicalement restructuré le paysage commercial et visuel de Brooklyn. Apparue à Williamsburg (Brooklyn), la surmédiatisée communauté hipster – composée de jeunes trentenaires, blanc.he.s, issu.e.s de la classe moyenne (Schiermer, 2014 : 170) – est régulièrement accusée d'encourager la gentrification. S'appropriant et réinventant des codes culturels populaires, la culture hipster – désormais perceptible aux quatre coins du globe – est à la fois locale et transnationale : « Very local styles, tastes and attitudes can become

fully integrated into and dominant in a global hipster culture and vice versa » (Maly et Varis, 2016 : 644). Source de capital social, le sens du « goût » et de l'« authenticité », cher aux hipsters, leur permet de se distinguer des non-membres (Bourdieu, 1984). Cherchant à « fabricate an 'aura of authenticity' based on the working class history of the area » (Zukin *et al.*, 2009 cités par Hubbard, 2016 : 4), les *gentrifiers* hipsters métamorphosent le paysage commercial de quartiers jusqu'alors défavorisés, par l'introduction de nouvelles échoppes à destination des communautés aisées nouvellement installées.

Loin d'être anecdotique, Sheer Madness s'inscrit dans cette dynamique : en affichant des visages blancs sur sa pancarte publicitaire, le salon s'adresse ouvertement à des consommateurs.trices privilégié.e.s et blanc.he.s tout en capitalisant sur l'histoire et les coutumes locales du quartier. Encouragée par des considérations capitalistes, promouvant une certaine image du cadre professionnel « jeune et dynamique » à succès, cette quête masculine d'esthétique est aussi le résultat de considérations classistes : « Corporations encouraged these men to package their bodies and personalities for success » (Luciano, 2001 cité par Barber, 2008 : 459). Dépassant sa seule dimension économique, la gentrification émerge comme un ensemble diffus de normes, d'attentes et de goûts (Nash, 2013 : 928), permettant aux classes dominantes d'actualiser leurs privilèges de race et a fortiori de classe.

Provoquant la mutation d'espaces racisés en *espaces blancs*, la gentrification contemporaine illustre la permanence de la colonie de peuplement, structure en perpétuel devenir (Wolfe, 2006) à l'origine de la constitution des États-Unis en état-nation blanc (Moreton-Robinson, 2008 citée par Nakano Glenn, 2015 : 59). Par l'étude visuelle comparée de Franklin Avenue et Nostrand Avenue, il est possible d'observer empiriquement les diverses matérialisations de la gentrification ; celles-ci qui concrétisent la domination territoriale de la *blanchité*, elle-même indissociable de l'entreprise coloniale. Au-delà de sa stricte matérialité, la gentrification est aussi

responsable d'une rupture du lien social, provoquée par le déplacement forcé des populations vulnérables et l'atomisation de leurs communautés.

Visages de la restructuration sociodémographique de Crown Heights, les *gentrifiers* – pour la plupart fortement doté.e.s en capital économique et racial symbolique (Feagin, 2009c) tiré de leur affiliation à la *blanchité* – sont souvent accusé.e.s de jouer un rôle déterminant dans la perpétuation de ces inégalités de classe et de race ; un positionnement subjectif problématique qui révèle la territorialité symbolique, exclusive et racialement oppressive, de la *blanchité* :

> In line with their colonial worldview, bourgeois gentrifiers tend to have an individualized sense of spatial and moral entitlement that extends beyond the property they own privately to public streets. (Jackson, 2017 : 69)

CHAPITRE 3 : LA TERRITORIALITÉ SYMBOLIQUE DE LA *BLANCHITÉ* : PRATIQUES D'APPROPRIATION ET POSITIONNEMENT DES *GENTRIFIERS*

Bien que les populations blanches ne se définissent pas comme un groupe racialement homogène a priori (Delgado et Stefancic, 2001), elles n'en restent pas moins une puissante collectivité raciale et ce malgré la (supposée) faiblesse de leur conscience collective de race : « They [White people] are a passive social collectivity that can become, at *strategic moments*, a self-conscious group » (Lewis, 2004 : 625). Des processus de (non)recrutement de personnes racisées aux manœuvres de sélection d'un établissement scolaire (Roberts et Lakes, 2016), ces « moments stratégiques » – de conscientisation raciale et de défense des privilèges blancs – sont multiples et diversifiés, plus ou moins manifestes ou assumés. Ainsi, l'arrivée massive de *gentrifiers* blanc.he.s dans la partie racisée de Crown Heights, nous invite à nous questionner sur l'existence d'une conscience blanche collective qui, propre à ces groupes sociaux encore numériquement minoritaires, légitimerait leur appropriation unilatérale des terres urbaines, réinscrivant de ce fait la gentrification dans l'entreprise coloniale étasunienne (Wolfe, 2006 ; Jackson, 2017).

Mobilisant les théories critiques de la race et de la *blanchité*, j'énonce l'hypothèse que la gentrification, responsable de la mutation d'espaces racisés en *espaces blancs* (Chapitre 2), constitue un de ces « moments stratégiques » qui consacre la territorialité symbolique de la *blanchité* sur l'urbain. En effet, si la *blanchité* paraît

de prime abord invisibilisée/normalisée, elle peut dans ce contexte ultra spécifique, devenir particulièrement saillante.

En exploitant les visuels produits par quatre *gentrifiers* priviligié.e.s (explicitant à la fois leur conceptualisation de l'espace public à Crown Heights et leur positionnement subjectif en son sein) lors d'entretiens de photo-élicitation, je cherche à démontrer que la *blanchité*, responsable de l'exclusion (physique et symbolique) des corps racisés de ces espaces gentrifiés, est en réalité bien plus perceptible qu'il n'y paraît a priori :

> White racial identity is often described as 'invisible' to whites. However, by paying attention to the visual aspects of narratives, I argue that sight is a medium that makes it more difficult for white [men] to see themselves as 'non racial' as to when they discuss their identity in abstract. (Farough, 2006 : 56)

3.1. L'édification de la *blanchité* : de l'intérieur vers l'extérieur

3.1.1. L'endogénéité de la *blanchité* : le cadre blanc

Psychologue et militant antiraciste, Frantz Fanon met en avant le rôle majeur de la psychologie et de l'imaginaire collectif blancs dans l'altérisation des corps racisés :

> En Europe, le n**** a une fonction : celle de représenter les sentiments inférieurs. […] Dans l'inconscient collectif de l'*homo occidentalis*, le n****, ou si l'on préfère la couleur noire, symbolise le mal, le péché, la misère, la mort, la guerre, la famine. (1952 : 184-185)

L'*homo occidentalis* fait ici référence aux individus racisants (Guillaumin, 1972 : 7-8) dont l'affiliation à la *blanchité* – comprise comme référent universel – justifie l'aliénation des populations racisées : « Est n**** celui qui est immoral » (Fanon, 1952 : 186). Fanon précise cependant que l'inconscient collectif, loin d'être un « héritage cérébral », est la conséquence de « l'imposition culturelle irréfléchie » (1952 : 185), cet imaginaire collectif raciste appris, intériorisé et performé à de multiples niveaux par les agent.e.s racisant.e.s.

Dans la continuité des travaux de Fanon, le sociologue Joe R. Feagin développe le concept du *cadre racial blanc* (« white racial frame ») qu'il définit comme « an overarching worldview, on that encompasses important racial ideas, terms, images, emotions, and interpretation » (2009a : 3). S'inscrivant dans l'histoire coloniale des États-Unis, le cadre blanc inculque aux agent.e.s non racisé.e.s leurs manières d'être et leurs visions du monde. Modélisant leurs langage et interprétations de la société, il aide les communautés blanches à structurer leurs interactions, normaliser leur positionnement et faire sens de leur environnement social/racial (Feagin, 2009 : 3).

Dépassant l'analyse purement sociologique, Feagin écrit : « Contemporary neurological research shows that strongly held views, such as those of the white frame, are deeply imbedded in the neuronal structure of the human brain » (Fegin, 2009a : 15). D'après l'auteur, le cadre racial dominant blanc, farouchement défendu (plus ou moins consciemment) par les populations blanches, s'ancre dans les connexions neuronales par des processus de répétitions constantes de ses composants ; des éléments auditifs, visuels, sensoriels qui sont lus, vus, entendus, appris, ressentis dès l'enfance, à la fois individuellement et collectivement (Feagin, 2009a : 15). Jouant un rôle déterminant dans le maintien et le renouvellement des systèmes d'oppressions raciales, le *white frame* a structuré nos sociétés occidentales, étasunienne notamment, en offrant de puissants narratifs, images et normes opérationnelles qui déterminent encore aujourd'hui les orientations et postures adoptées par les personnes et communautés affiliées à la *blanchité*.

Dans le même temps, le cadre blanc a participé à l'effacement de la mémoire collective blanche, des structures raciales oppressives et de leur perpétuel renouvellement. Cette amnésie (blanche) des exactions commises par les successifs gouvernements et institutions racistes aux États-Unis est, dans un mouvement circulaire, à la fois l'origine et la conséquence du *white frame*. Dans les sociétés « post-raciales » (Balibar, 1988) contemporaines, caractérisées par l'abolition juridico-légale de l'esclavage et de la ségrégation raciale (Chapitre 1), le cadre blanc – évolutif – se matérialise désormais au travers de l'idéologie *colorblind* (Bonilla Silva *et al.*, 2006), orientation intellectuelle adoptée par les populations libérales blanches qui – en rejetant d'anciens cadres raciaux désormais perçus comme ouvertement racistes – actualisent quotidiennement le *white frame* (Feagin, 2009a : 15).

Son activation variant selon l'âge, la classe sociale, le genre et l'orientation politique des agent.e.s non racisé.e.s, le cadre racial blanc ne s'opérationnalise pas indépendamment d'autres cadres ou sous-cadres oppressifs qui l'influencent et le renforcent en retour : « The dominant racial frame activates and relates to class-oriented and patriarchal ways of looking at society » (Feagin, 2009a : 15).

L'environnement social joue un rôle clé dans la formation du cadre blanc. Inculqué dès le plus jeune âge à la maison et sur les bancs de l'école puis entretenu à de multiples niveaux au cours de la vie, le *white frame* repose sur la répétition et l'imitation d'intonations verbales, d'expressions corporelles et de perceptions du monde qui construisent les rapports de groupe et modélisent les interactions sociales. L'environnement familial et amical restreint des individus rattachés à la *blanchité* occupe par conséquent une place centrale dans la persistance et la normalisation de ce cadre racial oppressif : « For in such social networks, the racial elements of that frame become common cultural currency » (Feagin, 2009a : 16). Dans cette perspective, Feagin dénonce le rôle des parents blancs qui, en éduquant leurs enfants, leur apprennent très tôt les matérialisations explicites du cadre racial blanc. Le témoignage de Fanon est, sur ce point, éloquent : alors dans la rue, Fanon est pris à partie par un enfant (racisant) qui, stupéfié de voir un homme noir dans l'espace public, hurle à sa mère : « Regarde ! Un n**** ! » (Fanon, 1952). Loin d'être un phénomène isolé, la réaction de cet enfant concrétise cette pleine intériorisation de la *blanchité* opérée par le cadre blanc :

> Despite the white child's "innocence," the constitution of his identity as white is dialectically linked to Fanon's Black body as a problem, as one deserving of forms of corporeal violence that are never too excessive. Yet, the child is left afraid of a myth, not Fanon. (Yancy, 2018 : 152)

Aboutissement de l'histoire impérialiste/raciste américaine, le *white frame* ne peut être séparé de la praxis : il génère et est continuellement exalté au travers d'une myriade d'actes discriminants tant au niveau des interactions sociales individuelles qu'à celui des pratiques institutionnelles, impulsant l'altération de la mémoire collective et la normalisation d'un imaginaire collectif raciste. La lecture des travaux d'Eduardo Bonilla-Silva, entre autres, est ici particulièrement éclairante.

3.1.2. L'exogénéité de la *blanchité* : l'entre-soi blanc

S'inspirant du concept d'*habitus* du sociologue Pierre Bourdieu, le théoricien critique de la race Eduardo Bonilla-Silva développe en 2003 la notion d'*habitus blanc* (« white habitus »), explicitant la dimension raciale intrinsèque de l'habitus :

> A racialized, uninterrupted socialization process that conditions and creates whites' racial tastes, perceptions, feelings, and emotions and their views on racial matters. (Bonilla-Silva, 2003 cité par Bonilla-Silva *et al.*, 2006 : 233)

À cet égard, Bonilla-Silva précise : l'habitus blanc n'indique pas le caractère d'un individu mais bien un conditionnement culturel, pleinement intériorisé, qui reproduit et légitime des formations sociales (2006 : 233). En effet, l'habitus blanc, en tant que processus de socialisation, nourrit l'*identité blanche* et un fort sentiment d'appartenance (raciale) au groupe, bien que les personnes rattachées à la *blanchité* ne se perçoivent pas comme une communauté raciale homogène a priori (Delgado et Stefancic, 2001). Celui-ci stimule la *solidarité blanche* par la normalisation de postures collectives déshumanisantes à l'endroit de personnes racisées d'une part, et par la rationalisation de l'isolement – spatial et relationnel – des populations racisantes d'autre part. Cette isolation extrême des communautés blanches se traduit notamment par la quasi absence d'interactions de ces dernières avec des individus non blancs : les racisant.e.s élaborent alors leur vision de l'« Autre » racisé altérisé à travers les politiques et les médias (Bonilla-Silva *et al*., 2006 : 233), instances souvent critiquées pour leur rôle dans la perpétuation de stéréotypes racistes (Bonilla Silva *et al.*, 2006 ; Feagin, 2009).

L'habitus blanc contribue ainsi à la normalisation de l'hyper-ségrégation spatiale des agent.e.s rattaché.e.s à la *blanchité*, justifiant leur aveuglement à la race et leur méconnaissance de son impact sur leurs vies et celles d'autrui (Bonilla-Silva *et al*., 2006 : 233) :

> Racial segregation and separation along the color line is also very much a major part of our psychic geography. Racial separation affects the ways in which white Americans view our society, especially on racial matters. (Feagin, 2009a : 2)

Particulièrement perceptible dans la composition sociodémographique des espaces résidentiels, cet intense isolement des groupes racisants illumine les contradictions et limites de l'idéologie *colorblind*, entre les idéaux universalistes d'« intégration » qu'elle promeut et la réalité empirique des comportements et positionnements sociaux des dominant.e.s, qui cristallisent la hiérarchie raciale (Bonilla-Silva *et al.*, 2006 : 241).

Analysant ce rapport malaisé que les blanc.he.s entretiennent avec la race et le racisme, Robin DiAngelo développe en 2011 le concept de *fragilité blanche*, qu'elle définit comme :

> A state in which even a minimum amount of racial stress becomes intolerable, triggering a range of defensive moves […] These behaviors, in turn, function to reinstate white racial equilibrium. (2011 : 57)

La fragilité blanche est renforcée par le *silence blanc* (DiAngelo, 2012) qui, selon l'autrice, permet aux agent.e.s non racisé.e.s de maintenir le statu quo raciste. Traduisant le refus de se prononcer sur des situations d'inégalité raciale, le *white silence* exalte en retour la solidarité raciale de groupe (Bonilla-Silva *et al*., 2006).

Loin de se limiter à un ensemble de croyances oppressives, la *blanchité* est performative. Se concrétisant empiriquement au travers de réactions, comportements et positionnements des corps (Ahmed, 2007), elle prend aussi racine dans le regard et la vision du monde que les agent.e.s affilié.e.s à la *blanchité* entretiennent, légitiment et défendent quotidiennement et qui déterminent leur « manière d'occuper l'espace physique » (Yancy, 2005 : 230)

3.1.3. Le « white gaze » : l'oppression raciale par le regard

« There is power in looking » (hooks, 1992 citée par Wallowitz, 2008 :153)

En 1956, Frantz Fanon écrit : « Je sens, je vois dans *ces regards blancs* que ce n'est pas un nouvel homme qui entre, mais un nouveau type d'homme, un nouveau genre. Un n****, quoi ! ». Selon son contemporain George Yancy, la *blanchité* se constitue par le *regard blanc* ; celui-ci qui formate à la fois une vision racisante du monde et de la société mais qui, plus pernicieusement encore, articule aussi le regard que les personnes racisées portent sur elles-mêmes. Par le *white gaze*, les agent.e.s racisant.e.s consacrent l'altérisation des corps racisés.

Fruit du passé colonial occidental, le regard blanc est une réalisation historique qui se nourrit de l'imaginaire collectif raciste (Yancy, 2005 : 227) :

> It is a specific historical practice, socially collective and intersubjective, a process that is dutifully maintained. Whether consciously or unconsciously enacted, white gazing is an achievement that is synonymous with an accomplishment, that which is the result of actions, deeds (pragma), practices. (Yancy, 2008b : 243)

Il normalise d'une part l'ostracisation des populations racisées par les communautés racisantes et perpétue d'autre part l'aliénation de ces mêmes agent.e.s par leur propre internalisation du *white gaze* :

> The look of the white subject interpellates the Black subject as inferior, which, in turn, bars the Black subject from seeing him/herself without the internationalization of the white gaze. (Weheliye, 2005 cité par Yancy, 2005 : 217)

Distordant les corps, le regard blanc est un acte de violence manifeste qui traumatise durablement les minorités racisées, dans leur chair et dans leur être (Yancy, 2018 : 151) : « It is the racist who creates the inferior » (Fanon, 1967 cité par Yancy, 2008b : 7).

Ancré dans l'imaginaire collectif néocolonial, le regard blanc, à la fois hégémonique et normalisé, crée l'altérité de l'« Autre » sur la base de la race (Fanon, 1952) par l'exploitation de différences corporelles « visibles » : « The visible

epidermal terrain of the dark African was the site of Otherness » (Yancy, 2008b : 3). George Yancy énumère 7 éléments constitutifs du *white gaze* : le *mythos* qui pousse les Blanc.he.s à projeter leurs propres peurs sur les corps noirs ; la *codification* qui crée un système de codes – culturels et historiques – qui sculpte de manière prévisible la perception blanche ; les *rituels* qui encadrent le comportement et les interactions des agent.e.s blanc.he.s avec des individus ne faisant pas partie de leur groupe racial de pairs ; ces rituels qui conduisent à l'*ontologization* des corps noirs et blancs « transformés » et fixés dans des dispositions immuables ; la *constructivité* qui impulse la construction mutuelle des corps blancs/colonisateurs et Noirs/colonisés ; la *stérétotypisation* au cours de laquelle les Blanc.he.s et Noir.e.s deviennent des corps « solides » (Yancy, 2008b : 8) et enfin, la *surdétermination* qui produit la labellisation extérieure des corps noirs comme « vilains » et « immoraux » (Yancy, 2008b : 8). Le regard blanc, qui fixe les corps colonisés/racisés, entérine le privilège colonial tiré de la *blanchité* : « The whites 'see' the Black/colonized, but only through symbols that always already privilege whiteness » (Yancy, 2008b : 8).

Dépassant sa stricte dimension oculaire, le *white gaze* est une performance, une intervention, une forme brutale de marquage et de labellisation des corps racisés : « It is my body that forms the site of white oppression » (Yancy, 2005 : 225). Il fonctionne ainsi comme « a synecdoche that implicates white embodiement » (Yancy, 2008b : 244). Le positionnement dans l'espace des corps rattachés à la *blanchité*, ainsi que leur appropriation de celui-ci, est motivé et sanctionné par le regard blanc, absolu et délétère, qui positionne « the perspectives of White people at the center of what is considered normal and every day » (Gillborn, 2015 : 278). Le regard blanc a donc de fortes implications matérielles comme j'ai pu le saisir lors de mes quatre entretiens de photo-élicitation :

> The white gaze and the white imaginary are inextricably linked to broader, interlocking semiotic, sonic, sociohistorical vectors of materiality. (Yancy, 2018 : 143)

3.2. Dans leur regard : perceptions des *gentrifiers* et opérationnalisations de la *blanchité*

Analysant visuellement l'articulation de la masculinité blanche, Steven D. Farough explique que toute étude de la *blanchité* doit s'inscrire dans un contexte sui generis et par conséquent considérer les processus locaux/spécifiques de production de la race (2006 : 52). Par son approche photo-ethnographique, Farough parvient à démontrer le caractère éminemment évolutif de la *blanchité* (masculine) et son adaptabilité situationnelle, insistant notamment sur la dimension visuelle de la race (et du genre) : « Race and gender are, in part, a visual form of identity and power » (Farough, 2006 : 52). M'inspirant partiellement de ses travaux, j'ai ainsi opté pour une présentation individualisée de mes résultats : la *blanchité* et son articulation étant à la fois personnelles et contextualisées, il m'est paru plus judicieux d'élaborer quatre portraits de *gentrifiers*/opérationnalisations de la *blanchité* plutôt que d'opérer un travail laborieux, et probablement stérile, de recoupages et croisements des visuels et des témoignages pour en dégager des thématiques communes. En adoptant ce parti pris, j'espère pouvoir signifier la complexité et la multi-dimensionnalité de la *blanchité* dans le cadre de la gentrification à Crown Heights. La lecture additionnelle des travaux de Schlichtman, Patch et Lamont Hill (2017) sur les *gentrifiers* – que je mobilise ci-après – s'est aussi avérée particulièrement pertinente dans l'élaboration de ces quatre portraits : « Whiteness functions as its own form of discursive 'property' that enables the gentrifer to feel entitled to all forms of material goods » (2017 : 130).

3.2.1. La *blanchité* antagoniste

Installé depuis plusieurs années à Crown Heights, Sean (homme blanc, âgé d'une quarantaine d'années, travailleur autonome) apprécie la tranquillité du quartier, ce « joyaux caché » : « It's a laidback area. It feels like *a hidden gem* unlike other parts of Brooklyn that have been taken over, that are very trendy ». Il affectionne notamment sa proximité avec le parc du Jardin Botanique de Brooklyn où il peut promener son chien : « I love to take my dog there cause he doesn't get to see grass very much in Brooklyn » ou encore la verdure de l'avenue Eastern Parkway : « And I really love that it is a really nice boulevard, where you can go like… I love to go sit there and read sometimes. There's a lot of good trees to sit under ».

Sans mentionner le terme « gentrification », Sean est cependant conscient des mutations commerciales locales : « It seems every time I'm on Franklin [Avenue] there's a new place, a new restaurant, a new café, a new bar, something, a new store *to check out* ». Faisant écho à l'étude de Schlichtman, Patch et Lamont Hill (2017), l'attrait de Crown Heights repose sur les multiples « infrastructures » (amenities) dont le quartier regorge, qu'elles soient financées par de l'argent public (le parc) ou privé (cafés, bars…).

Cliché B2

Analysant le cliché B2, Sean mobilise la race pour la seule fois de son entretien en opérant une distinction entre les rites funéraires pratiqués par les « Noir.e.s » et les « Blanc.he.s » : « It's a *cultural difference* that I see between say… a White person's reaction to a Black person's reaction […] White groups in Texas don't do *these* kinds of things. People would go to like a grave or a memorial put flowers and things. I'm not used to seeing a bunch of candles and liquor bottles, right? », une remarque qui témoigne une certaine méconnaissance des pratiques culturelles des communautés Noires (qui, elles aussi, enterrent leurs morts et procèdent aux mêmes rites religieux que les populations blanches). Ces remarques paraissent matérialiser la « flexibilité culturelle » de Sean : « They [The gentrifiers] may see themselves as 'flexible' enough with whom they are unfamiliar […] and from who they are culturally […] separated » (Schlichtman *et al.*, 2017 : 37). S'agissant ici d'un mémorial implanté par les

résident.e.s du quartier à la mémoire d'habitant.e.s disparu.e.s, Sean généralise en parlant de « *Black* person's reaction ». En sortant cette pratique de son contexte pourtant ultra particulier, l'enquêté instaure une opposition (« us/White » vs « them/Black »), met en exergue le caractère antagoniste de sa *blanchité* :

> Where and when whites find it appropriate, they consciously or unconsciously use this [white] frame in evaluating and relating to Americans of color and in accenting the privileges and virtues of whiteness. (Feagin, 2009b : 93)

Sean voit d'un bon œil la métamorphose de Crown Heights qui n'aurait « pas encore atteint son plein potentiel [économique] » : « It [Crown Heights] hasn't yet reached its max capacity and I think it's really cool. Cause you can still feel the *old flavors*, the older style, the residents' style that have been here for decades, that there's also this *new blood* that's coming in, this *new energy* that's coming in ». Pour Sean, ces mutations permettraient un brassage des « anciennes saveurs » – en référence aux communautés (racisées) résidentes de longue date – avec la « nouvelle énergie » des nouveaux.elles arrivant.e.s. Invitant les « entrepreneur.e.s » à investir rapidement dans le quartier, Sean fait abstraction de l'impact de cette affluence (« new blood ») sur la cohésion sociale : « You know on Bedford, there's two enormous buildings right… apartments buildings and they aren't opened yet but in 6 months or so, it's gonna be thousands of new people in the area… And I keep saying like 'now is the time to open' like if you're an entrepreneur, now is the time to open cafes and bars and restaurants cause like … they will be coming soon and everybody need a place to gather ». Assimilant Crown Heights à un placement financier, Sean nourrit une vision mercantiliste, capitaliste et complaisante de la gentrification commerciale, omettant le drame que représente ce processus pour les plus défavorisé.e.s :

> Longtime White residents associate their dissatisfaction with how the neighborhood used to be with Blackness and link their optimism with how the neighborhood is changing, including new residents, to Whiteness. (Monroe Sullivan et Shaw, 2011 : 425)

Paradoxalement, Sean redoute que ces nouveaux emménagements perturbent son quotidien ; un positionnement ambivalent qu'il justifie en s'appropriant « son » quartier : « I feel like I'm an *old-school person* like 'hey I've been here for like 5 years, this is *my* area and *you're invading my space* now !' I feel like *the grumpy old neighbor*… ». La récurrence du terme « old » – « old school person », « old neighbor » – pour esquisser son positionnement de (nouveau) résident interpelle : par l'usage de cette terminologie, Sean légitime *son* implantation (somme toute récente) à Crown Heights. Si Sean s'inquiète de l'établissement de nouveaux ménages dans *son* quartier, il ne lie pas leur statut au sien ; une posture qui omet la présence antérieure de communautés (paupérisées et racisées), premières victimes de l'arrivée de ces classes aisées (dont Sean fait partie). L'enquêté redoute que ces mouvements de populations déstabilisent ses pratiques de consommation, occultant les conséquences macroéconomique et macrosociologique de la gentrification : « There will be a lot more people all trying to share and take advantage of the same resources, cause it means more people fighting for chairs [in restaurants/bars], longer lines here and there. But if that brings more businesses, more opportunities and places for people to go that could be a good thing so I don't know how to react just yet, I'm nervous but it could turn out OK ».

Cliché B8

Sean est un habitué des nouveaux bars et restaurants de quartier (matérialisation de la gentrification commerciale) sans relever l'homogénéité raciale (cliché B8) pourtant caractéristique de ces lieux : « It's very bright, it's very clean, it's nice, it's comfortable ». Sean souligne la « propreté » et la « luminosité » du *coffee shop*, cet espace blanc (Chapitre 2), dans lequel il prend quotidiennement son petit déjeuner. Ce visuel est révélateur à la fois des changements sociodémographiques locaux et du positionnement de Sean dans ces espaces. L'absence de personnes racisées sur cette photographie ne semble pas perturber l'enquêté, bien que l'établissement soit localisé à une encablure de Nostrand Avenue, où résident majoritairement des populations Afro-caribéennes ; un visuel qui paraît illustrer l'opérationnalisation et la normalisation de l'habitus blanc (Bonilla-Silva *et al.*, 2006). Le discours de Sean favorable à la diversité (« old flavors » / « new blood ») est ici empiriquement contesté : la mixité

ethnoculturelle et sociale n'est appréciable que si celle-ci est maintenue à distance (Nash, 2013).

Cliché B4

Critique de la présence de détritus sur le trottoir, Sean tient les habitant.e.s personnellement responsables : « There tends to be *a disrespect* for public space in general […] *It's disrespectful* and I just dislike it. It drives me crazy cause I have a dog and every morning, every afternoon, I take him out, he wants to go straight to the pile of trash because it smells good, right? » (cliché B4). La terminologie « irrespectueux »/« irrespect » est ici périlleuse. En effet, Sean ne contextualise à aucun moment les raisons de la présence d'ordures sur la voie publique, particulièrement sur Nostrand Avenue – partie paupérisée (et racisée) de Crown Heights – où a été pris ce cliché ; illustrant empiriquement l'articulation de la *surdétermination* des corps racisés, constitutive du regard blanc et théorisée par Yancy (2008 : 8). D'après Sean, la gestion

des ordures sur la voie publique serait à la charge des résident.e.s et non des pouvoirs publics, un positionnement qui occulte les dynamiques de pouvoirs à l'œuvre, particulièrement le désengagement de l'État et la faiblesse des services publics dans les quartiers populaires et racisés aux États-Unis :

> For the most part, whites continue to view themselves individually and as a group to be good and virtuous. This white-framed perspective is mostly unidirectional, with whiteness and whites in the position of mostly being virtuous and the racial "others" as often unvirtuous. (Feagin, 2009b : 96)

Méconnaissant l'impact déplorable de la gentrification sur les populations marginalisées, Sean entretient une position ambivalente vis-à-vis de ce processus : si l'établissement de ménages aisés lui semble bénéfique pour l'économie locale, il redoute que cette affluence vienne perturber sa routine. Le capital racial symbolique de Sean – tiré de son affiliation à la *blanchité* – paraît nourrir ses nombreux biais :

> This valuable capital is at best half-consciously recognized by most whites. Symbolic capital enables whites to avoid many interactive problems, such as police profiling, and it facilitates positive interactions among whites in many social settings. (Feagin, 2009c : 137)

Le caractère antagoniste de la *blanchité* de Sean – qui alimente sa vision (racialisée) dichotomique de la société – qualifie un manque de considération pour la condition des plus défavorisé.e.s, tout en préservant son *innocence blanche* :

> The nurturing of white innocence supports a lack of concern or empathy toward the injustices suffered by marginalized communities […] [demonstrating] how whites disconnect themselves from racial inequality by not showing concern for the well-being of people of color. (Jayakumar *et al*., 2017 : 917)

3.2.2. La non-réflexivité de la *blanchité*

Installée depuis quelques mois à Crown Heights, Sarah (femme blanche, 25 ans, actrice et serveuse à mi-temps) est consciente des évolutions qui chahutent le quartier et ce bien que le terme « gentrification » soit absent de son récit : « There's a process of change I'm assuming… I don't know I'm assuming there wasn't these cafés and stuff here a few years ago where people sit with their laptops. I mean it's probably not something that I've noticed in the last months but I'm assuming it's changing ».

Sarah affectionne la diversité ethnoculturelle du quartier : « It's very diverse. Actually, there's not many Latinos, but there's like Black people, there's Jewish… You can hear Latin music all the time and then you hear Black music from the college across the street. Just being in the apartment you hear all kind of different music; you can tell it's just very diverse just around here » ; bien qu'elle ne connecte pas personnellement avec ses voisin.e.s : « I will not call them friends but… there's a lot of people I guess I *see* on a daily basis ». Le positionnement de Sarah, à l'instar de Sean, illustre cette ambivalence que les *gentrifiers* entretiennent à l'égard de la diversité, appréciée mais distanciée : « Praising diversity and openness to all simultaneously draws boundaries » (Tissot, 2011 : 281).

Comme Sean, Sarah aime la quiétude de ce quartier « family-oriented » : « There's a lot of young people and just next door it's like a family, so it just seems like a calm area and it really is, I mean… very calm and quiet. […] I like living in Brooklyn because it doesn't feel like I'm working cause I'm working in the city [Manhattan] all the time so going back to Brooklyn feels like a change, it's more relax ». Elle aussi affectionne la présence d'espaces verts à proximité de son domicile : « It's close to the park ». La présence de « public distributive amenities » participe pour Sarah de l'attraction de Crown Heights (Schlichtman *et al*., 2017).

Se remémorant une soirée au 820 Franklin, un bar de quartier, Sarah mentionne son appartenance raciale pour la seule fois de son entretien : « It's really chill. It's more like a tavern. The workers are really nice […] it's very… again like… diverse. It's nice to sit there. *It's not just like we were the only young white people* sitting there ». Il est intéressant de noter qu'ici Sarah mobilise le concept de « diversité » (ethnoculturelle) pour légitimer sa présence dans le bar.

Cliché C1

Au contraire de Sean, Sarah parait économiquement conscientisée et souhaite préserver les commerces de proximité (cliché 1) : « I always try to go to like smaller businesses wherever I am. Like obviously locals but wherever I am, I always try to go to smaller businesses rather than going to a big chain or something. Cause if we don't buy there, they will close cause that's obviously their source of income ».

Cliché C3

Sarah fréquente aussi les restaurants de quartier sur la très populaire Nostrand Avenue : « I think this [Brooklyn Bites] was the first place where we could get food late at night. We passed by and honestly from outside it looked gross » ; avant de préciser au sujet des propriétaires de l'établissement : « They're Indian people and their Indian food is amazing » (cliché C3). Il semble ainsi que l'attachement de Sarah à la pluralité ethnoculturelle locale soit moins le fait des individus que de ses pratiques de consommation :

> Diversity and difference do not always refer just to the human subjects of gentrification, but also to the supporting cultural and consumption infrastructures. […] [Other people] are much valued as a kind of social wallpaper. (Butler, 2003 : 2483-2477)

Sarah est enfin très critique de l'insalubrité perceptible sur Nostrand Avenue. Comme Sean, elle ne s'interroge pas non plus sur les raisons d'une telle situation : « Well there's a sh*t ton of rats on this block. There's tons of rats here more than I've ever seen in NYC ».

A l'instar du premier enquêté, Sarah valorise la tranquillité de Brooklyn et de Crown Heights, qu'elle oppose à l'intense vivacité de Manhattan :

> Gentrified neighborhoods carved out an “urban village” that partially echoed the “reassuringly predictable” community of the village or suburb […] [while] simultaneously wanted to keep the city and its perceived otherness at arm’s length. (Nash, 2013 : 921)

Soucieuse de participer à l’économie locale, Sarah apprécie l’authenticité culturelle (Schlichtman *et al*., 2017 : 34) de Crown Heights et sa diversité ethnoculturelle, qu’elle maintient néanmoins à distance : « ‘Diversity’ may be activated by middle-class gentrifiers as a ‘lifestyle amenity’ as they participate in the physical or cultural displacement of racial/ethnic minority residents » (de Oliver 2016 cité par Tuttle, 2019 : 4). Un positionnement ambivalent qui matérialise la figure du/de la *gentrifier* « symbolique » :

> Symbolic gentrifiers desire to live alongside long-time, culturally different (from them) residents with whom they associate authentic community. But this is an authenticity without relationship: a desire for authenticity that can be satiated by mere proximity. (Schlichtman *et al*., 2017 : 34)

Sans questionner son statut (racial et/ou de *gentrifier*), le témoignage de Sarah exemplifie la normalisation de la *blanchité* et l’absence de réflexivité qui l’accompagne (Bonilla-Silva *et al*., 2006). Une posture ambivalente qui normalise le statu quo racialement oppressif et perpétue la marginalisation des communautés racisées : « Today, in most areas of this society, whites as a group are considered virtuous people who act on racial matters mostly in colorblind ways » (Feagin, 2009b : 96).

3.2.3. La résistance à la *blanchité*

Installée à Crown Heights depuis près d'un an, Sophie (femme blanche de 25 ans, assistante de recherche) affectionne l'esprit de communauté (Schlichtman *et al.*, 2017 : 33) caractéristique du quartier : « I like that there's actually a real community in the neighborhood ». Sophie saisit la croissante métamorphose commerciale/économique de Crown Heights : « Since I've been here I feel like I've seen like new, expensive coffee shops coming, just in the last 10 months ». Elle utilise spontanément les termes « gentrification » 3 fois et « gentrifiers » 4 fois au cours de son entretien.

Cliché A2

Me faisant part de son appartenance au judaïsme, Sophie critique l'apparition de nouveaux commerces tel Lula Bagel (matérialisation de la gentrification commerciale) sur Nostrand Avenue (cliché A2) : « It's so expensive, most of people in the community can't afford it and they're not even very good […] I think it's ironic when bagel shops here are bad because there are so many Jewish people here who know how to make bagels. I'm also Jewish ».

Sophie voit aussi d'un mauvais œil l'édification de nouveaux immeubles luxueux, hautement préjudiciables au bien-être des populations locales selon elle : « I think it's weird there's very fancy, modern buildings going up because I think they like… totally ruin the local architecture. They inhibit people access to sunlight and sky access because there's usually higher than the typical brownstones apartments here. And *they're just like so clearly catering to a group, a very specific group that has not been here for a long time* ».

Cliché A9

Comme Sean et Sarah, Sophie nourrit un vif attachement aux espaces verts locaux, valorisant les pratiques innovantes d'embellissement de l'espace public des résident.e.s « long-term » : « It's a toilet, they put plants in it and I think it's really cool because there's always broken toilets on the sidewalk in Brooklyn and it's really gross. Of course, they break, and people have to take them out but they created something beautiful with it, I think it's really fun and so creative » (cliché A9). Des pratiques qui pour elle, créent du lien social : « I feel like I go and I look at it and I like… see neighbors and we talk about how great it is, someone's making something beautiful on the sidewalk and it like… facilitates the conversation ». Comme les populations privilégiées (Duncan et Duncan, 2001), les communautés paupérisées (particulièrement les personnes âgées) résidentes de longue date s'approprient leur quartier par le déploiement de stratégies locales de verdissement.

Cliché A14

A l'instar de Sean, Sophie déplore la présence d'ordures sur les trottoirs (Cliché A14). Néanmoins, elle ne pense pas que les habitant.e.s soient personnellement/individuellement responsables : « Trash on the street [which] makes me sad because like I'm a big environmentalist. I mean I understand why people put trash on the street but... I don't know it makes me upset ». Activiste environnementale, elle milite pour la disparition des sacs en plastique tout en reconnaissant que ces pratiques « eco-friendly » vont de pair avec des disparités raciales, socioéconomiques et a fortiori spatiales : « Yeah I just hate the use of plastic and like I think that something that is interesting is that… like in Park Slope, that is a predominately white neighborhood in Brooklyn, people don't use plastic at all, they all bring their own shopping bags and it doesn't happen in Crown Heights… but it's just different

populations and their priorities are not like taking their own shopping bags because they have other things to be thinking about, like more pressing issues so it's… Obviously I'm not judging them at all ».

Abordant les émeutes de 1991 (Chapitre 1) qui ont éclaté entre les communautés Afro-descendantes et Juive Hassidique Lubavitch, Sophie s'interroge sur l'actualité des tensions interraciales et la persistance de la segmentation spatiale à Crown Heights : « I know that not so recently there was like a source of tons of violence and contention […] I've been trying like to walk around on streets that aren't part of my daily commute to see the separation […] when I walk 3 blocs east there was not like a single white person, it was a strictly black neighborhood which is not like where I lived right now, where I live right now is mixed and then I walked 4 blocs south and it was entirely Hasidic Jewish community and like not a single Black person on the street ».

Sophie apprécie interagir avec ses voisin.e.s : « I really enjoy getting to know people here » ; bien que ces échanges restent sporadiques/superficiels : « I mean I'm friendly with my neighbors, but I wouldn't consider them friends […] I try to have interactions with people I see and they're very superficial, but I try and say hi to people when they're out […] Ugh I *should* know their [my neighbors'] names ».

Se réjouissant de la récente inauguration d'un « concept store » (salon de coiffure Afro et friperie) sur Nostrand Avenue à l'initiative d'une femme Afro-descendante, Sophie mobilise spontanément son statut racial afin d'expliciter sa distanciation : « I actually have been there once to look at clothes, I kinda feel like out of… […] I don't know they were like just very hip. And I also feel like if they are predominantly serving black people I don't know if I wanna *intrude their space* ». Considérant – en tant que « personne blanche » – ne pas être assez informée sur les processus en cours (« I mean I feel like kinda ignorant, like I don't know enough about like… a white person is supposed to, about gentrification »), Sophie est en conflit quant à son statut (auto)perçu de *gentrifier* et explique que son emménagement a surtout été le fruit de considérations financières (Schlichtman *et al*., 2017 : 28) : « This is also the

only area I could afford to live in pretty much so… I don't know… I feel conflicted », avant d'ajouter : « It's not like gentrification was just a good group and a bad group ». Essayant de justifier son positionnement de *gentrifier*, Sophie s'interroge sur les potentiels bénéfices économiques de la gentrification : « I'm sure there's some like… economic benefits of gentrifiers in like creating more businesses and stuff » ; même si elle reconnait ensuite ne pas les constater à Crown Heights : « I don't really see those [benefits] in Crown Heights because the businesses here are so small and usually when gentrifiers start businesses… it seems to be mostly other gentrifiers working there ».

Militante environnementale et politisée, Sophie condamne la gentrification immobilière et commerciale de Crown Heights, qui portent selon elle, atteinte à la cohésion sociale et au bien-être des communautés locales. Sophie mobilise régulièrement son statut racial au cours de son entretien. Consciente de ses privilèges de race et de classe, elle éprouve des sentiments partagés quant à son statut (auto)perçu de *gentrifier* blanche, qu'elle tente de justifier à la fin de son entretien.

En naviguant dans l'espace public et racisé de Crown Heights, la *blanchité* de Sophie devient saillante, visuellement appréhendable (Farough, 2006 ; Yancy, 2008b) à la fois par autrui et par l'enquêtée elle-même. Pour l'analyser, Sophie adopte une posture réflexive, une grille de lecture globalement critique, analysant d'une part ses interactions sociales et son positionnement subjectif (niveau microsociologique) et d'autre part les rapports de pouvoirs qui s'inscrivent dans le contexte particulier de la gentrification à Crown Heights (niveau macrosociologique). En définissant les sujets abordés, l'entrevue de photo-élicitation devient, avec Sophie, « un site politique » au cours de laquelle l'enquêtée « négocie et construit sa subjectivité » et développe un discours – politisé – sur la gentrification et dans une moindre mesure, sur son propre rôle dans la reproduction d'inégalités structurelles (Ortega-Alcazár et Dyck, 2011 : 117).

Bien qu'aucune stratégie concrète ne soit dégagée pour freiner ce phénomène et/ou circonscrire ses répercussions, l'entretien de Sophie souligne le caractère ultra

dynamique de la *blanchité* et interroge sur les pratiques discursives élaborées et déployées par les individus pour déconstruire sa territorialité symbolique, voire lui résister. Un positionnement teinté d'activisme qui ne va pas sans rappeler les travaux de la chercheuse Judith Ezekiel sur les rapports Judaïsme/*blanchité* : « As a "Jewess" and as a person viewed as not quite white, I had begun to oppose racism from a standpoint of self-defense for myself » (2010 : 129).

3.2.4. L'oppression de la *blanchité*

Nouvellement installé sur la très gentrifiée Franklin Avenue, Nick (homme Noir de 28 ans, avocat d'affaires) apprécie la diversité ethnoculturelle locale : « It's a way much more diverse crowd that you get in other Brooklyn neighborhoods […] It's just a complete mix of people. There's white, there's Black, there's Latinos, there's no main kind of group, but if you walk to Park Slope, it's like a very white neighborhood. Super white. A lot of babies, a lot of dogs… this area hasn't become like that, maybe it will eventually ». Bien que récemment domicilié à Crown Heights, Nick fréquente depuis plus de deux ans les bars et restaurants locaux. A l'inverse des autres participant.e.s, Nick jouit d'un réseau social dense à Crown Heights : « Most of my friends live either in this neighborhood or in Park Slope », et majoritairement blanc : « They [my friends] are *all* white ». Nick est le seul participant de cette étude à avoir un.e membre de sa famille résidant à proximité de son nouveau domicile : « I have a cousin who lives in BedStuy [Bedford Stuyvesant] ».

Nick mobilise immédiatement la race pour analyser les mutations locales : « It [Crown Heights] got more white, a lot more white for sure. Not only in the people you see on the streets but also in the ownership of the places, you see more places that are… you can tell they're more geared towards young white millennials for the most part, just the way that they look, their style, what they serve on the menu ». À l'instar de Sophie, Nick utilise les termes « gentrification », « gentrifying » et « gentrifiers » une dizaine de fois au cours de son entretien. Comme elle, il est mal à l'aise avec son statut (auto)perçu de *gentrifier* : « It makes me feel a little *queasy*, I don't know how I feel about it yet… coming into a neighborhood and being… paying so much and being a young professional, and being one of the ones who are raising the property prices that is causing minorities and owners who've always been here to be pushed out… it sucks ». Propriétaire d'un luxueux appartement dans une résidence flambant neuve,

Nick exploite son appartenance raciale pour légitimer sa présence à Crown Heights : « *I try to justify it* by saying that I'm Black, so it's like… at least I am a Black person coming into the neighborhood rather than a white person coming into the neighborhood but it's a messy distinction ». Un positionnement ambivalent qui illustre les travaux de la sociologue Michelle Boyd : « They [Black middle-class elites/gentrifiers] support the revanchist argument that gentrification is a political tool used by urban actors against their putative enemies » (2008 : 771). Comme pour Sophie, le choix de Nick est le résultat de considérations pécuniaires (Schlichtman *et al*., 2017) : « I've found the apartment that works the best for me, and like the one that I could afford ».

Évoquant sa scolarité dans des établissements fréquentés par des Blanc.he.s, Nick ajoute que ses fréquentations (blanches) ont aussi motivé son achat : « You know it's… where and who I've been with from undergrad… like I went to predominantly white schools; the law school I went to… predominantly white… Like it's kind of what you get used to, you know », avant de déclarer : « I still embrace the Black side [of Crown Heights] ».

Cliché D1

Empruntant quotidiennement les transports en commun, Nick mobilise le cliché D1 pour mettre en exergue les dynamiques ségrégationnistes persistantes à Crown Heights : « I find the subway very interesting cause you can see the split between Black Crown Heights and White Crown Heights. […] And when I got off the train today, and you clearly see White people going one way and Black people going the other way and I felt that today a lot ». Pour Nick, si New York est marquée par une forte diversité ethnoculturelle, elle n'en reste pas moins une ville profondément ségrégée : « People be like 'New York subway is so diverse' but you can clearly see when the Black people get off the subway, if you stay on the 4/5 [train] for about 2 more stops [after Franklin Avenue], there's only Black people on the subway. You can clearly see there's a mix but it's very segregated ».

Comme Sean, Nick est très attaché à l'avenue Eastern Parkway – « public distributive amenity » (Schlichtman *et al*., 2017 : 33) : « I love walking on Eastern Parkway, it's my favorite, it's one of the things that I love [about the neighborhood] ».

Cliché D6

Habitué des bars et restaurants branchés du Crown Heights gentrifié – « thirdplaces » (Schlichtman *et al*., 2017) –, Nick fréquente aussi les bistrots populaires locaux (cliché D6) : « [It's] a really cool Caribbean place, it's down on Nostrand and Atlantic Avenue, much more like a neighborhood spot, like a place I could have seen here like 10 years ago, that hasn't changed since then ». La race est une nouvelle fois au cœur de son analyse : « Those kinds of real Black spots, my mother was the only white person there ». Faisant écho aux travaux de Trinch et Snajdr (Chapitre 2), Nick est sensible au design des signalétiques et devantures, indiquant selon lui l'ancienneté d'un commerce : « One thing is like it's weird, the way the signs are you know? Like

the big letters, big block letters and the very crowded signs… […] In the newer places, you can tell they hired some sort of design professionals. You see a lot of these signs on Franklin Ave ». Nick milite pour l'implantation locale de commerces Noirs : « More Black-owned businesses, that's the goal right? That would be great ».

Fils d'une union interraciale, Nick revendique sa capacité à pouvoir naviguer aussi bien dans des espaces blancs que racisés : « I feel equally comfortable in both [spaces] and that's something that I never wanna lose. Sometimes I feel a little less comfortable in white places, but I never feel uncomfortable in Black places ». À cet égard, il explique se sentir particulièrement épanoui à Crown Heights où vivent nombre de communautés Afro-descendantes : « I like having people here who look like me, talk like me, like things that I like ».

À l'instar de Sophie, la prise de visuels et la consécutive entrevue de photo-élicitation ont permis à Nick de développer un discours politisé et critique de son quotidien à Crown Heights : « Taking photos gave participants the opportunity to engage with their everyday life in a politically significant way » (Ortega-Alcazár et Dyck, 2011 : 116). Le récit de Nick illustre l'ambivalence du statut privilégié de *gentrifier* tout en soulignant la dimension aliénante de la *blanchité*. L'enquêté justifie son emménagement à Crown Heights en exploitant son appartenance raciale : « Black neighborhood elites use gentrification as a political strategy, one that reflects their position in the racial hierarchy as much as it expresses their class privilege » (Boyd, 2008 : 752). L'emménagement de Nick s'apparente alors à une stratégie militante de (ré)appropriation de l'espace : « Gentrification is being used by Black middle-class elites, who are adopting the "master's tools" in an effort not to dismantle his house but to keep ownership of their own » (Boyd, 2008 : 771). La gentrification se transforme ici en acte de résistance à la subordination raciale et ce, bien qu'elle entretienne de facto l'oppression socio-économique des communautés racisées les plus défavorisées :

> Black gentrification is important not only because it takes place differently than White gentrification but also because its emergence illuminates how the racial order shapes gentrification for all urban actors. (Boyd, 2008 : 773)

Paradoxalement, Nick reconnait que son emménagement a été partiellement motivé par ses fréquentations blanches, elles-mêmes responsables de la gentrification (et du blanchiment) de Crown Heights (que Nick dénonce). Avec un réseau social (professionnel et amical) largement racisant, Nick est contraint de naviguer constamment dans des *espaces blancs* ; ces territoires qui, entretenus par les individus racisants, défendent davantage l'affiliation à la *blanchité* que la promotion d'un pluralisme culturel (Brunsma *et al*., 2019 : 19). Nick me confie à cet égard avoir été renvoyé à son statut racial à diverses occasions et ce malgré son statut économique ultra privilégié :

> When present in the white space, Blacks reflexively note the proportion of Whites to Blacks, or may look around for other Blacks with whom to commune if not bond, and then may adjust their comfort level accordingly; when judging a setting as too White, they can feel uneasy and consider it to be informally "off limits". (Anderson, 2015 : 10)

La présence de communautés Noires à Crown Heights semble lui permettre de prendre le contre-pied de ces situations racialement oppressives.

Ces quatre récits de vie illustrés offrent de précieuses informations sur les multiples opérationnalisations de la *blanchité* dans le contexte de la gentrification, démontrant à la fois son impact sur l'espace public – par essence interactionnel – et son caractère ultra spécifique et contextualisé. Ainsi, s'il est possible d'apprécier certaines récurrences thématiques communes aux quatre témoignages (rôle crucial des considérations financières dans le choix de s'établir à Crown Heights, attachement à la « diversité » – bien que distanciée –, aux espaces verts, bars/restaurants ou à l'esprit familial/communautaire caractéristique du quartier), ces récits n'en restent pas moins éminemment hétéroclites. Qu'il soit subit (exemple de Nick) ou infligé (exemple de

Sean), ces témoignages attestent de l'influence oppressive de la *blanchité*, bien que celle-ci puisse être contestée, questionnée, déconstruite (exemple de Sophie). Critiques ou complaisants, ces récits démontrent l'inhérent *pouvoir de la blanchité* (Yancy, 2004) sur les espaces urbains gentrifiés, une territorialité symbolique, racialement exclusive, qui perpétue l'aliénation des individus racisés, qu'ils soient économiquement défavorisés ou non (exemple de Nick).

CONCLUSION

En analysant visuellement la double territorialité – matérielle et symbolique – de la *blanchité*, impulsée par l'actuelle « revalorisation socio-économique » de Crown Heights, le présent travail a tenté de combler partiellement les lacunes de la recherche sur la gentrification en exposant, à la lumière des théories critiques de la race et de la *blanchité*, « the ongoing significance of white supremacy and the white racial identities produced through a taken-for-granted logic of settler colonialism » (Bonds et Inwood, 2016 : 718).

Cas typique et sous-théorisé de la gentrification urbaine, Crown Heights s'est présenté comme un terrain de recherche ultra fertile. Par l'usage de la sociologie visuelle, j'ai souhaité prendre le contre-pied des études quantitatives et macrosociologiques (Slater, 2006) qui ont ignoré l'impact majeur de la gentrification sur les relation interraciales (Betancur, 2016) et a fortiori son ancrage dans l'histoire impérialiste des États-Unis ; colonie de peuplement qui, en érigeant la *blanchité* au rang de norme suprême et de référent universel, a justifié le génocide structurel (Wolfe, 2006) des populations racisées, Autochtones et Noires notamment (Nakano Glenn, 2015).

Mon étude présente néanmoins de nombreuses limites. Tout d'abord, on pourrait me reprocher la brièveté de mon terrain de recherche qui s'est malheureusement étalé sur une période restreinte (neuf semaines). Or comme le rappelle le géographe Guy Di Méo, un temps de recherche trop court ne permet pas

au/à la chercheur.euse de saisir pleinement les dynamiques de production (y compris racialisée) de l'espace : « L'importance du temps long, de l'histoire en matière de construction symbolique des territoires retient l'attention » (1998 : 108). Aussi, comme dans toute étude qualitative et microsociologique, peut-on regretter la difficile reproductibilité des résultats tirés des entretiens individuels de photo-élicitation, entrevues par essence ultra contextuelles, influencées notamment par le propre statut du/de la scientifique (Farough, 2006).

Afin de tester mes résultats, il conviendrait d'approfondir cette étude visuelle en l'élargissant à d'autres quartiers ou villes à travers le monde afin d'analyser dans une perspective comparée, l'articulation des dynamiques de gentrification, d'exclusion et de production racialisée (matérielle et symbolique) de l'espace (urbain notamment). Dans le contexte nord-américain, la lecture des travaux antiracistes de Ted Rutland sur la planification urbaine à Halifax (Nouvelle Écosse, Canada) se révèle particulièrement éclairante en vue d'analyser l'imbrication historique de la race, des relations de pouvoir et des politiques d'aménagement urbain – que l'on pourrait ici saisir comme une forme précoce de « state-led gentrification » – dans l'élaboration de la ville néocoloniale/occidentale moderne : « Anti-blackness has helped to make the modern city and modern life » (2018 : 299).

Nonobstant mes privilèges épistémiques (Dei, 2005), j'ai à cœur de rappeler qu'en adoptant une posture réflexive antiraciste, j'ai cherché – de mes lectures initiales jusqu'à l'étape finale de rédaction – à atteindre un double objectif d'analyse sociologique et de justice sociale, deux fondements des théories critiques de la race. En effet, comme le souligne Derrick Bell : « Those critical race theorists who are white are usually cognizant of and committed to the overthrown of their own racial privilege » (1995 : 898), une démarche de dénonciation, de déconstruction et de réflexion scientifique dans laquelle s'inscrit ce mémoire de recherche.

Après avoir substitué ces modèles noirs par des mannequins blancs en 2013, le magasin Climax a finalement fermé ses portes un an plus tard. Un immense *coffee shop*,

le Bagel Pub, servant cafés frappés, croissants au beurre et autres bagels à destination d'une clientèle fortunée (et blanche), lui a depuis succédé : « Gentrification is in essence the new paradigm of colonizing the urban core in the twenty-first century » (Wharton, 2008 : 10).

APPENDICE A

GRILLE D'ENTRETIEN DES ENTREVUES DE PHOTO-ELICITATION (EN ANGLAIS)

Presentation

This project is a qualitative sociological study aimed at analyzing the recent urban evolution of Crown Heights and its impact on people/communities. As an inhabitant of the area, your views on these mutations and how they influence your daily life are key to my project.

This meeting will last about 45 minutes. During this time, I will ask you a few questions before we analyze together the photographs you took during the past week.

If you agree, I would like to audio-record this interview. This interview will remain strictly confidential. The tape will just help me analyzing your answers. All your answers will remain strictly confidential. No name will be released. Upon your approval, I would like to cite you in my final project but without identifying you specifically.

Main questions	**Secondary questions**
Part 1: Personal trajectory & background	
• How old are you? • Where are you from?	
• Did you go to school?	• Did you get a college degree? • If yes, from which university?
• What do you do for a living?	• Do you work nearby?

Part 2: Perceptions of the neighborhood	
• For how long have you been living in Crown Heights? • Where did you use to live prior to moving here? • What do you like the most about Crown Heights? • Why did you decide to move to this area?	• Do you have relatives living around the area? • Do you go out in the neighborhood? If yes, where? Why? • Do you have friends who live in the area? If yes, how did you meet them? • Would have you moved here 10 years ago? • How has Crown Heights changed since your arrival? • Do you feel safe in Crown Heights? • What should be improved in the area?

Part 3: Analyzing the photographs	
• Why did you decide to photograph this situation/place?	• What does it represent?

Conclusion
• Before concluding this meeting, would you like to add something to your testimonial?
• Any comments?

Thank you so much for participating in my study!

BIBLIOGRAPHIE

Ahmed, S. (2007). A Phenomenology of Whiteness. *Feminist Theory*, 8(2), 149-168.

Alexander, M. (2010). *The New Jim Crow: Mass Incarceration in the Age of Colorblindness*, New York : The New Press, 312 pages.

Ali, Syed. (2014). I Gentrify Bed-Stuy. *Contexts*, 13(1), 84-84.

Anderson, E. (2000). Beyond the Melting Pot Reconsidered. *International Migration Review*, 34(1), 262-270.

Anderson, E. (2004). The Cosmopolitan Canopy. *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, 595(1), 14–31.

Anderson, E. (2012). The Iconic Ghetto. *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, 642(1), 8-24.

Anderson, E. (2015). The White Space. *Sociology of Race and Ethnicity*, 1(1), 10-21.

Anderson E., Austin D. W., Holloway C. L., Kulkarni V. S. (2012). The Legacy of Racial Caste: An Exploratory Ethnography. *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, 642(1), 25-42.

Anguelovski, I. (2015). Healthy Food Stores, Greenlining and Food Gentrification : Contesting New Forms of Privilege, Displacement and Locally Unwanted Land Uses in Racially Mixed Neighborhoods. *International Journal of Urban & Regional Research*, 39(6), 1209-1230.

Arredondo A., Bustamante J. J. (2019). White Space, Brown Place: Racialized Experiences Accessing Public Space in an Arkansas Immigrant Community. *Sociological Inquiry*, 1-25.

Asante, M. K. (1998). Identifying racist language: Linguistic acts and signs. *Communicating prejudice*. Thousand Oaks : Sage, 87-98.

Barber, K. (2008). The Well-Coiffed Men: Class, Race, and Heterosexual Masculinity in the Hair Salon. *Gender & Society*, 22(4), 455-476.

Balibar E., Wallerstein I. (2007 (1988)). Y a-t-il un « néo-racisme » ? *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*. Paris : La Découverte, 25-41.

Barrett A. L., Firebaugh G., Freeman L., Iceland J., Matthews S., Tiancheng C. (2015). White Entry into Black Neighborhoods: Advent of a New Era? *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, 660(1), 302-318.

Barton, M. (2014). An exploration of the importance of the strategy used to identify gentrification. *Urban Studies*, 53(1), 92-111.

Becker, H. S. (1974). Photography and Sociology. *Studies in the Anthropology of Visual Communication*, 1, 3-26.

Becker, H. S. (2007). Les photographies disent-elles la vérité ? » in *Ethnologie Française*, 37(1), 33-42.

Bell, D. (1995). Who's Afraid of Critical Race Theory. *University of Illinois Law Review*, 893-910.

Bell, D. (2001). Racism: A Major Source of Property and Wealth Inequality in America. *Indiana Law Review*, 34(4), 1261-1272.

Bell, D. (2003). Diversity's Distractions. *Columbia Law Review*, 103(6), 1622-1633.

Beeman A., Silfen Glasberg D., Casey C. (2010). Whiteness as Property: Predatory Lending and the Reproduction of Racialized Inequality. *Critical Sociology*, 37(1), 27-45.

Betancur, J. (2010). Gentrification and Community Fabric in Chicago. *Urban Studies*, 48(2), 383-406.

Betancur, J. (2016). The Politics of Gentrification. *Urban Affairs Review*, 37(6), 780-814.

Bonds A., Inwood J. (2016). Beyond white privilege: Geographies of white supremacy and settler colonialism. *Progress in Human Geography*,40(6), 715-733.

Bondi, L. (1991). Gender Divisions and Gentrification: A Critique. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 16(2), 190-198.

Bondi, L. (1999). Gender, Class, and Gentrification: Enriching the Debate. *Environment and Planning D: Society and Space*, 17(3), 261-282.

Bonilla-Silva, E. (2001a) What Is Racism? The Racialized Social System Framework. *White supremacy and racism in the post-civil rights era*. Londres : Lynne Rienner Publishers, 21-59.

Bonilla-Silva, E. (2001b) Colorblind Racism and Blacks. *White supremacy and racism in the post-civil rights era*. Londres : Lynne Rienner Publishers, 167-193.

Bonilla-Silva, E. (2015). The Structure of Racism in Color-Blind, "Post-Racial" America. *American Behavioral Scientist*, 59(11), 1358-1376.

Bonilla-Silva E., Goar C., Embrick D. G. (2006). When Whites Flock Together: The Social Psychology of White Habitus. *Critical Sociology*, 32(20), 229-263.

Bourdieu, P. (1984). Introducion. *Distinction: A Social Critique of the Judgement of Taste*, Cambridge : Harvard University Press, 1-9.

Bourgois, P. (2003a). Violating Apartheid in the United States. *In Search of Respect: Selling Crack in El Barrio*, Cambridge : Cambridge University Press, 19-48.

Bourgois, P. (2003b). Redrawing the Gender Line on the Street. *Search of Respect: Selling Crack in El Barrio*, Cambridge : Cambridge University Press, 213-259.

Boyd, M. (2008). Defensive Development. *Urban Affairs Review*, 43(6), 751-776.

Brewster Z. W., Lynn M., Cocroft S. (2014). Consumer Racial Profiling in U.S. Restaurants: Exploring Subtle Forms of Service Discrimination against Black Diners. *Sociological Forum*, 29, 476-495.

Brewster Z. W., Brauer J. R. (2017). Different Service, Same Experience: Documenting the Subtlety of Modern Racial Discrimination in U.S. Restaurants. *Cornell Hospitality Quarterly*, 58(2), 190-202.

Brown, E. (2012). Ethnography of Local Politics in a Brooklyn Caribbean Community. *The world in Brooklyn : gentrification, immigration, and ethnic politics in a global city*. New York : Lexington Books, 313-337.

Brunsma D., Won Kim J., Chapman N. G. (2019). The Culture of White Space, the Racialized Production of Meaning, and the Jamband Scene. *Sociological Inquiry*, 90(1), 1-23.

Butler, T. (2003). Living in the Bubble: Gentrification and its 'Others' in North London. *Urban Studies*, 40(12), 2469-2486.

Byrne, B. (2015). Rethinking Intersectionality and Whiteness at the Borders of Citizenship. *Sociological Research Online*, 20(3), 1-12.

Byrne J., Wolsch J. (2009). Nature, Race, and Parks: Past Research and Future Directions for Geographic Research. *Progress in Human Geography*, 33(6), 743-765.

Cardi, F. (2015). Une démarche inductive en sociologie visuelle : le commentaire analytique. *Approches inductives*, 2(2), 67–94.

Carter, R. T. (1990). The Relationship between Racism and Racial Identity among White Americans : An exploratory investigation. *Journal of Counseling & Development*, 69, 46-50.

Case, K. (2012). Discovering the Privilege of Whiteness: White Women's Reflections on Anti-racist Identity and Ally Behavior. *Journal of Social Issues*, 68(1), 78-96.

Chaplin, E. (1994). Sociological Analyses of Visual Representation *and* The use of Visual Representation in Anthropology and Sociology. *Sociology and Visual Representation.* London/New York : Routledge, 161-242.

Chronopoulos, T. (2016). African Americans, Gentrification, and Neoliberal Urbanization: the Case of Fort Greene, Brooklyn. *Journal of African American Studies*, 20, 294-322.

Chronopoulos T., Soffer J. (2017). After the Urban Crisis: New York and the Rise of Inequality. *Journal of Urban History*, 43(6), 855-863.

Clark-Ibañez, M. (2004). Framing the Social World With Photo-Elicitation Interviews. *American Behavioral Scientist*, 47(12), 1507-1527.

Collins, P. (1986). Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought. *Social Problems, 33*(6), S14-S32

Collins, P. (1991). Black Feminist Epistemology. *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York : Routledge, 251-272.

Collins, P. (2006). « From Black Power to Hip Hop » in *From Black Power to Hip Hop : Racism, Nationalism and Feminism*, Philadelphia : Temple University Press, 1-27.

Conaway, C. (1999). Crown Heights: Politics and Press Coverage of the Race War That Wasn't. *Polity*, 32(1), 93-118.

Conord, S. (2017). Pour une approche collaborative en sociologie visuelle. *Revue française des méthodes visuelles*, 1, 38 pages.

Crenshaw, K. W. (1991). Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color. *Stanford Law Review*,43(6), 1241-1299.

Crenshaw, K. W. (2013). Toward a Field of Intersectionality Studies : Theory, Applications, and Praxis. *Journal of Women in Culture and Society*, 38(4), 785-810.

Crenshaw K. W., Carbado D., Mays V., Tomlinson B. (2013). Intersectionality : Mapping the Movements of a Theory. *Du Bois Review*, 10(2), 303-312.

Curtis Fraser J., Brown Burns A., Bazuin J.T., Áine Oakley D. (2012). HOPE VI, Colonization, and the Production of Difference. *Urban Affairs Review*, 49(4), 525-556.

Dei, G. (2005). Chapter One: Critical Issues in Anti-racist Research Methodologies: AN INTRODUCTION. *Counterpoints*, 252, 1-27.

Deka, D. (2016). Benchmarking Gentrification near Commuter Rail Stations in New Jersey. *Urban Studies*, 54(13), 2955-2972.

Delgado R., Stefancic J. (2001a). Introduction. *Critical Race Theory : An Introduction*, New York : New York University Press, pp. 1-14.

Delgado R., Stefancic J. (2001b) Power and the Shape of Knowledge. *Critical Race Theory : An Introduction*, New York : New York University Press, 67-85.

Delgado R., Stefancic J. (2001c). Critical Race Theory Today. *Critical Race Theory : An Introduction*, New York : New York University Press, 101-125.

DiAngelo, R. White Fragility. *International Journal of Critical Pedagogy*, 3(3), 54-70.

DiAngelo, R. (2012). Chapter 9 : How Race Shapes the Lives of White People. *Counterpoints*, 398, 133-165.

Di Méo, G. (1998) De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie. *L'information géographique*, 62(3), 99-110.

Di Méo, G. (1999) Géographies tranquilles du quotidien. Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques spatiales. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(118), 75-93.

Dovidio, J. F., Gaertner S. E., Kawakami, K., Hodson, G. (2002). Why Can't We Just Get Along? Interpersonal Biases and Interracial Distrust. *Cultural Diversity & Ethnic Minority Psychology*, 8, 88-102.

Duncan, G. A. (2002). Critical Race Theory and Method: Rendering Race in Urban Ethnographic Research. *Urban Ethnographic Research. Qualitative Inquiry*, 8(1), 85-104.

Duncan J. S., Duncan N. G., (2001). The Aestheticization of the Politics of Landscape Preservation. *Annals of the Association of American Geographers*, 91(2), 387-409.

Du Bois, W.E.B. (1920). The Soul of White Folks. *Darkwater : Voices from within the Veil*. New York : Dover Publications, 17-30.

Edwards, R. (1996). White Woman Researchers – Black Women Subjects. *Feminism & Psychology*, 6(2), 169-175.

Emerson, Robert M. (2009). Ethnography, Interaction and Ordinary Trouble. *Ethnography*, 10(4), 535-548.

Ezekiel, J. (2010). I Grew Up White: Crossing Borders and Changing Race. *Meridians: feminism, race, transnationalism*, 10(2), 124-140.

Farough, S. (2006). Believing Is Seeing The Matrix of Vision and White Masculinities. *Journal of Contemporary Ethnography*, 35(1), 51-83.

Farrar, D. (2016). Gentrification. Dans *Red Book, Vol. 1* [Disque compact audio]. Los Angeles, CA: Warner Records.

Farrar, M. (2005). Photography: Making and Breaking Racialised Boundaries: An Essay in Reflexive, Radical, Visual Sociology. *Sociological Research Online*, 10(1), 1-20.

Feagin, J. (2009a). Chapter 1: The White Racial Frame: Why a New Concept? *The White Racial Frame : Centuries of Racial Framing and Counter-Framing*, New York : Taylor & Francis Group, 1-21.

Feagin, J. (2009b). Chapter 5: The Contemporary White Racial Frame. *The White Racial Frame : Centuries of Racial Framing and Counter-Framing*, New York : Taylor & Francis Group, 91-122.

Feagin, J. (2009c). Chapter 6: The Frame in Everyday Operation. *The White Racial Frame : Centuries of Racial Framing and Counter-Framing*, New York : Taylor & Francis Group, 123-154.

Fenderson, J. (2013). Towards the gentrification of Black Power (?). *Race & Class*, 55(1), 1-22.

Fieloux M., Lombard J. (2006). Explorer et écrire avec l'image. *Communications*, n°80, Paris : Seuil, 19-40.

Frankenberg, R. (1993). Thinking Through Race » and « The Meaning of Whiteness. *White Women, Race Matters: The Social Construction of Whiteness*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 161-239.

Freeman, L. (2009). Neighbourhood Diversity, Metropolitan Segregation and Gentrification: What Are the Links in the US ? *Urban Studies*, 46(10), 2079-2101.

Gans D. E., Horowitz H. J., Jaynes R., Kornblum G. D., Short W., Suttles G. D., Washington R. E. (2009). The Chicago School and the roots of urban ethnography: An intergenerational conversation with Gerald D. Jaynes, David E. Apter, Herbert J. Gans, William Kornblum, Ruth Horowitz, James F. Short, Jr, Gerald D. Suttles and Robert E. Washington. *Ethnography*, *10*(4), 375-396.

Gillborn, D. (2015). Intersectionality, Critical Race Theory, and the Primacy of Racism: Race, Class, Gender, and Disability in Education. *Qualitative Inquiry*, 21(3), 277-287.

Goetz, E. (2011). Gentrification in Black and White : The Racial Impact of Public Housing Demolition in American Cities. *Urban Studies*, 48(8), 1581-1604.

Gold, S. (2004). Using Photography in Studies of Immigrant Communities. *American Behavioral Scientist*, 47(12), 1551-1572.

Granzow, M. (2017). The Production of Public Space in a Small Canadian City: An Analysis of Spatial Practices in the Revitalizing of Galt Gardens. *Space and Culture*, 20(3), 344-358.

Guillaumin, C. (1972). Préliminaire. *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*. Nice : Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles, 1-9.

Hackworth, J. (2002). Postrecession Gentrification in New York City. *Urban Affairs Review*, 37(6), 815-843.

Hackworth J., Smith, N. (2001). The Changing State of Gentrification. *Journal of Economic and Social Geography*, 92(4), 464-477.

Hage, G. (2000a). Good White Nationalists: The Tolerant Society as a 'White Nation' Fantasy. *White Nation. Fantasies of White Supremacy in a Multicultural Society*. New York : Routledge, 78-105.

Hage, G. (2000b). White Multiculturalism: A Manual for the Proper Usage of Ethnics. *White Nation. Fantasies of White Supremacy in a Multicultural Society*. New York : Routledge, 117-141.

Halasz, J. R. (2018). The super-gentrification of Park Slope, Brooklyn. *Urban Geography*, 25 pages.

Harper, D. (1988). Visual Sociology: Expanding Sociological Vision. *The American Sociologist*, 19(1), 54-70.

Harper, S. R. (2015). Success in These Schools ? Visual Counternarratives of Young Men of Color and Urban High Schools They Attend. *Urban Education*, 50(2), 139-169.

Harris, C. I. (1993). Whiteness as Property. *Harvard Law Review*, 106(8), 1709-91.

Hartman, A. (2004). The Rise and Fall of Whiteness Studies. *Race and Class*, 46(2), 22-38.

Headley, C. (2004). Deligitimizing the Normativity of "Whiteness": A Critical Africana Philosophical Study of the Metaphoricity of "Whiteness". *What White Looks Like: African-American Philosophers on the Whiteness Question*. New York : Routledge, 87-107.

Helms, J. E. (1993). I also said “White racial identity influences White researchers”. *The Counseling Psychologist*, 21, 240-243.

Hubbard, P. (2016). Hipsters on Our High Streets: Consuming the Gentrification Frontier. *Sociological Research Online*, 21(3), 106-111.

Hochstenbach, C. (2016). State-led Gentrification and the Changing Geography of Market-oriented Housing Policies. *Housing Theory and Society*, 34(4), 1-21.

Holliday, R. (2000). We've been Framed: Visualising Methodology. *The Sociological Review*, 48(4), 503-521.

hooks, b. (1989). overcoming white supremacy: a comment. *Talking back : thinking feminist*, *thinking black*. Boston : South End Press, 1989, 112-119

Howard, P. (2004). White Privilege: For or Against? A Discussion of Ostensibly Antiracist Discourses in Critical Whiteness Studies. *Race, Gender & Class*, 11(4), 63-79.

Hubbard P., Lyon D. (2018). Introduction : Streetlife – the Shifting Sociologies of the Street. *The Sociological* Review, 66(5), 937-951.

Hubbard, P. (2016). Hipsters on Our High Streets : Consuming the Gentrification Frontier. *Sociological Research Online*, 21(3), 1-6.

Hwang, Jackelyn. (2015). Gentrification in Changing Cities: Immigration, New Diversity, and Racial Inequality in Neighborhood Renewal. *Annals of the American Academy of Political & Social Science*, 660(1), 319-340.

Hwang, J. (2016). The Social Construction of a Gentrifying Neighborhood : Reifying and Redefining Identity and Boundaries in Inequality. *Urban Affairs* Review, 52(1), 98-128.

Jackson, R. L. (1999). White Space, White Privilege: Mapping Discursive Inquiry into the Self. *Quarterly Journal of Speech*, 85(1), 38-54.

Jackson, L. K. (2017). The Complications of Colonialism for Gentrification Theory and Marxist Geography. *Journal of Law and Social Policy*, 27, 43-71.

Jayakumar U. M., Adamian A. (2017). The Fifth Frame of Colorblind Ideology: Maintaining the Comforts of Colorblindness in the Context of White Fragility. *Sociological Perspectives*, 60(5), 912-936.

Juvancic M., Verovse S. (2017). Narrating and Explaining Urban Stories through Inherited Visual Urban Vocabulary. *Visual Communication*, 17(1), 47-69.

Kharel, D. (2015). Visual Ethnography, Thick Description and Cultural Representation. *Dhaulagiri Journal of Sociology and Anthropology*, 9, 147-160.

Kolchin, P. (2002). Whiteness Studies : The New History of Race in America. *Journal of American History*, 89, 154-173.

King Jr., M. L. (1968, Mars 14). *The Other America*. Extrait de discours à La Grosse Point High School. Grosse Pointe, le 14 mars 1968. Récupéré de : https://the-other-america.com/speech

Krase, J. (2004) Visualizing Ethnic Vernacular Lanscapes. *Research in Urban Sociology,* 7, 1-24.

Krase, J. (2007). Visualisation du changement urbain. *Sociétés*, 95, 65-87

Krase, J. (2012). An Argument for Seeing in Urban Social Science. *Urbanities*, 2(1), 18-29.

Krase, J. (2015). L'ethnographie, ou comment combler l'écart entre le qualitatif et le quantitatif. *Diogène*, 3(251-252), 74-89.

Krase, J. (2016). Introduction. *Seeing Cities Change: Local Culture and Class*, London : Routledge, 1-30.

Krase J., Shortell T. (2010). On the Spatial Semiotics of Vernacular Landscapes in Global Cities. *SAGE Publications*, 10(3), 367-395.

Krase J., Zuez D. (2012). Visual Sociology. *Sociopedia*, 12 pages.

Laniyonu, A. (2017). Coffee Shops and Street Stops: Policing Practices in Gentrifying Neighborhoods. *Urban Affairs Review*, 33 pages.

Laplantine, F. (2007). Penser en images. *Ethnologie française*, 37, 47-56.

La Rocca, F. (2007). Introduction à la sociologie visuelle. *Société*, 95, 33-40.

Lees, L. (2003). Super-gentrification: The Case of Brooklyn Heights, New York City. *Urban Studies*, 40, Issue 12, 2487-2509.

Lees, L. (2016). A Reappraisal of Gentrification : Towards a 'Geography of Gentrification'. *Progress in Human Geography*, 24(3), 389-408.

Lewis, A. E. (2004). 'What Group?' Studying Whites and Whiteness in the Era of 'Color Blindness'. *Sociological Theory*, 22(4), 623-646.

Loukaitou-Sideris, A. (2017). Triangulating Neighborhood Knowledge to Understand Neighborhood Change : Methods to Study Gentrification. *Journal of Planning Education and Research*, 16 pages.

Maeckelbergh, M. Mobilizing to Stay Put: Housing Struggles in New York City. *International Journal of Urban and Regional Research*, 36(4), 655-673.

Maly I., Varis P. (2016). The 21st-Century Hipster: On Micro-Populations in Times of Superdiversity. *European Journal of Cultural Studies*, 19(6), 637-653.

Massey, D. (1990). American Apartheid : Segregation and the Making of the Underclass. *American Journal of Sociology*, 96(2), 329-357.

Meyer, M. (2017). De l'objet à l'outil. La photographie aux services de l'observation en sciences sociales. *Recherches qualitatives*, 22, 8-23.

Mills C. W. (1997). *The Racial Contract*, New York : Cornell University Press, 171 pages.

Mills, C. W. (2004). Racial Exploitation and the Wages of Whiteness. Yancy, George, ed. *What White Looks Like: African-American Philosophers on the Whiteness Question*. New York : Routledge, 25-55.

Molina, N. (2015). The Importance of Place and Place-Makers in the Life of a Los Angeles Community : What Gentrification Erases from Echo Park. *Southern California Quarterly*, 97(1), 69-112.

Monroe Sullivan D., Shaw S. C. (2011). Retail Gentrification and Race: The Case of Alberta Street in Portland, Oregon. *Urban Affairs Review*, 47(3), 413-432.

Moore, W. (2008). White Space. *Reproducing Racism: White Space, Elite Law Schools, and Racial Inequality*, Lanham : Rowman & Littlefield Publishers, 9-36.

Mugabo, D. (2019). Black in the city: on the ruse of ethnicity and language in an antiblack landscape. *Identities*, 26(6), 631-648

Mumm, J. (2016). Gentrification in Color and Time: White and Puerto Rican Racial Histories at Work in Humboldt Park. *Centro Journal*, 28(2), 88-125.

Murray, M. A. (2020). White, Male, and Bartending in Detroit: Masculinity Work in a Hipster Scene. *Journal of Contemporary Ethnography*, 49(4), 456-480.

Nakano Glenn, E. (2015). Settler Colonialism as Structure: A Framework for Comparative Studies of U.S. Race and Gender Formation. *Sociology of Race and Ethnicity*, 1(1), 52-72.

Nash, L. (2013). Middle-Class Castle: Constructing Gentrification at London's Barbican Estate. *Journal of Urban History*, 39(5), 909-932.

Newman K., Wyly E. K. (2006). The Right to Stay Put, Revisited : Gentrification and Resistance to Displacement in New York City. *Urban Studies*, 43(1), 23-57.

NYU Furman Center. (2016). *State of New York City's Housing and Neighborhoods in 2016*. Récupéré de : http://furmancenter.org/research/sonychan/2016-report

NYU Furman Center. (2019). *State of New York City's Housing and Neighborhoods in 2019*. Récupéré de : https://furmancenter.org/stateofthecity

Parker Terhune, C. (2007). Coping in Isolation: The Experiences of Black Women in White Communities. *Journal of Black Studies*, 38(4), 547-564.

Passell, A. (2018). Unpacking Gentrification Processes: Race, Resistance, and Perverse Outcomes in Harlem and Brooklyn. *Journal of Planning History*, 17(2), 144-152.

Pearsall, H. (2013). Superfund Me: A Study of Resistance to Gentrification in New York City. *Urban Studies*, 50(11), 2293-2310.

Pink, S. (2011). Images, Senses and Applications. Engaging Visual Anthropology. *Visual Anthropology*, 24(5), 437-454.

Pisano, C. (2012) Mapping a Changing Brooklyn, Mapping a Changing World: Gentrification and Immigration, 2000-2008. DeSena J., Shortell T. *The world in Brooklyn : gentrification, immigration, and ethnic politics in a global city*. New York : Lexington Books, 7-51.

Ramirez, M. (2020). City as borderland: Gentrification and the policing of Black and Latinx geographies in Oakland. *Environment and Planning D: Society and Space*, 38(1), 147-166.

Rigouste, M. (2012). Introduction : Enquête sur un champ de bataille. *La domination policière : Une violence industrielle*. Paris : La Fabrique, 7-19.

Rios, V. M. (2015). Decolonizing the White Space in Urban Ethnography. *City & Community*, 14(3), 258-261.

Roberts A., Lake R. D. (2014). Middle-Class Mothers on Urban School Selection in Gentrifying Areas. *Education and Urban Society*, 48(3), 203-220.

Roediger, D. R. (1999). The Pursuit of Whiteness: Property, Terror, and Expansion, 1790-1860. *Journal of Early Republic*, 19, 579-600.

Rutland, T. (2018). *Displacing Blackness: Planning, Power, and Race in Twentieth-Century Halifax*. Toronto : University of Toronto Press, 400 pages.

Safransky, S. (2017). Rethinking Land Struggle in the Postindustrial City. *Antipode*, 49(4), 1079-1100.

Sánchez-Jankowski, M. (2008). Not Just a Clip Joint: Hair Shops and the Institution of Grooming. *Cracks in the Pavement: Social Change and Resilience in Poor Neighborhoods*, Berkeley : University of California Press, 177-216.

Sanders-McDonagh E., Peyrefitte M., Ryalls M. (2016). Sanitising the City: Exploring Hegemonic Gentrification in London's Soho. *Sociological Research Online*, 21(3), 128-133.

Shabazz, D. L. (2016). Barbershops as Cultural Forums for African American Males. *Journal of Black Studies*, 47(4), 295-312

Schiermer, B. (2014). Late-modern hipsters: New tendencies in popular culture. *Acta Sociologica,* 57(2), 167-181.

Shapiro, E. (2002). Interpretations of the Crown Heights Riot. *American Jewish History*, 90(2), 97-122.

Short, J. F. Hughes, L. A. (2009). Urban ethnography and research integrity. *Ethnography*, 10(4), 397-415.

Sibley, D. (1988). Survey 13: Purification of Space. *Environment and Planning D*, 6, 409-42.

Sibley, D. (1995). Images of Differences. *Geographies of Exclusion: Society and Difference in the West*, London : Routledge, 14-116.

Slater, T. (2006). The Eviction of Critical Perspectives from Gentrification Research. *International Journal of Urban and Regional Research*, 30(4), 737-757.

Smith, N. (1979). Toward a Theory of Gentrification A Back to the City Movement by Capital, not People, Journal of the American Planning Association, 45(4), 538-548.

Smith, T. (2007). Repeat Photography as a Method in Visual Anthropology. *Visual Anthropology*, 20(2-3), 179-200.

Stanczak, G. (2004). Visual Representation. *American Behavioral Scientist*, 47(12), 1471-1476.

Sutton, S. (2018). Gentrification and the Increasing Significance of Racial Transition in New York City 1970–2010. *Urban Affairs Review*, 31 pages.

Sweetman, P. (2009). Revealing Habitus, Illuminating Practice : Bourdieu, Photography and Visual Methods. *The Sociological Review*, 57(3), 491-511.

Tabb, W. K. (1971). Capitalism, Colonialism and Racism. *Review of Radical Political Economics*, 3(3), 90-106.

Terrenoire, J.-P. (2006). Sociologie visuelle. Études expérimentales de la réception. Les prolongements théoriques ou méthodologiques. *Communications*, 80, 121-143.

Timberlake J. M., Johns-Wolfe E. (2016). Neighborhood Ethnoracial Composition and Gentrification in Chicago and New York, 1980 to 2010. *Urban Affairs Review*, 53(2), 236-272.

Tissot, S. (2011). Of Dogs and Men : the Making of Spatial Boundaries in a Gentrifying Neighborhood. *City and Community*, 10(3), 265-284.

Tissot, S. (2014). Loving Diversity/Controlling Diversity: the Dynamic of Inclusion and Exclusion in American Upper Middle Class Culture. *International Journal of Urban and Regional Research*, 38(4), 1181-1194.

Trépos, J-Y. (2015). Des images pour faire surgir des mots : puissance sociologique de la photographie. *L'Année sociologique*, 65(1), 191-224.

Trinch S., Snajdr, E. (2017). What the Signs Say: Gentrification and the Disappearance of Capitalism Without Distinction in Brooklyn. *Journal of Sociolinguistics*, 21(1), 64-89.

Tuttle, S. (2019). Producing Diverse and Segregated Spaces: Local Businesses and Commercial Gentrification in Two Chicago Neighborhoods. *City and Community*, 1-25.

Uhl, M. (2015). La narration visuelle, une pensée en présence. Propositions pour une introduction alternative des images en sociologie. *Revue des Sciences Sociales*, 54, 161-171.

US Census Bureau. (2019). Glossary. Récupéré de : https://www.census.gov/programs-surveys/geography/about/glossary.html#par_textimage_13

US Department of Housing and Urban Development. (1979). *Is the Urban Crisis Over?: Hearing Before the Subcommittee on Fiscal and Intergovernmental Policies of the Joint Economic Committee Congress of the United States*, Congress of the United States, Ninety-sixth Congress, First Session. Washington : U.S. Government Printing Office. Récupéré de : https://books.google.fr/books/about/Is_the_Urban_Crisis_Over.html?id=jIORX9ZOxyMC&redir_esc=y

Venn, C. (2009). Neoliberal Political Economy, Biopolitics and Colonialism: A Transcolonial Genealogy of Inequality. *Theory, Culture & Society*, 26(6), 206-233.

Vergès, Françoise. (2016). *Un Féminisme Décolonial* [Format Kindle]. Paris : La Fabrique.

Wacquant, L. (2014). Marginality, ethnicity and penality in the neoliberal city: an analytic cartography. *Ethnic and Racial Studies*, 37(10), 1687-1711.

Walsh, A. (2006). Re-placing History. Critiquing the Colonial Gaze Through Photographic Works by Jeffrey Thomas and Greg Staats. Annette Kuhn and Kirsten McAllister (eds.), *Locating Memory : Photographic Acts*, London : Berghahn Books, 21-51.

Weis, L. (2006). Masculinity, Whiteness, and the New Economy : An Exploration of Privilege and Loss. *Men and Masculinities*, 8(3), 262-272.

Wharton, J. L. (2008). Gentrification: The New Colonialism in the Modern Era. *Journal of the Oxford University Round Table: Forum on Public Policy*, 11 pages.

Wilson W. J., Chaddha A. (2009) The Role of Theory in Ethnographic Research. *Ethnography*, 10(4), 397-415.

Winddance Twine F., Gallagher C. (2008). The Future of Whiteness : a Map of the 'Third Wave'. *Ethnic & Racial Studies*, 31(1), 4-24.

Winddance Twine, F. (2016). Visual Sociology in a Discipline of Words: Racial Literacy. *Sociology*, 50(5), 967-974.

Wolfe, P. (2006). Settler Colonialism and the Elimination of the Native. *Journal of Genocide Research*, 8, 387-409.

Wyly E., Daniel J. H. (2003). *Mapping neo liberal American Urbanism in Gentrification in a Global Context*, 25 pages.

Wyly E. K., Hammel D. J. (2016). Gentrification, Segregation, and Discrimination in the American Urban System. *Environment and Planning: Economy and Space*, 36(7), 1215-1241.

Yancy, G. (2004). Fragments of a Social Ontology of Whiteness. *What White Looks Like: African-American Philosophers on the Whiteness Question*. New York : Routledge, 1-25.

Yancy, G. (2005). Whiteness and the Return of the Black Body. *Journal of Speculative Philosophy*, 19(4), 215-241.

Yancy, G. (2008a). Whiteness as Ambush and The Transformative Power of Vigilance. *Black Bodies, White Gazes. The Continuing Significance of Race*. New York : Rowman & Littlefield Publishers, 229-247.

Yancy, G. (2008b). Colonial Gazing: The Production of the Body as "Other." *Western Journal of Black Studies*, 32(1), 1-15.

Yancy, G. (2008c). Elevators, social spaces and racism : A philosophical analysis. *Philosophy & Social Criticism*, 34(8), 843-876

Yancy, G. (2020). Black Embodied Wounds and the Traumatic Impact of the White Imaginary. Trauma and Transcendence. New York : Fordham University Press, 147-162.

Zuk M., Bierbaum A., Chapple K., Gorska K., Loukaitou-Sideris A. (2017). Gentrification, Displacement, and the Role of Public Investment. *Journal of Planning Literature*, 33(1), 31-44.

Zukin, S. (1998). Urban Lifestyles: Diversity and Standardisation in Spaces of Consumption. *Urban Studies*, 35(5–6), 825-839.

Zukin, S. (2014). Restaurants as ‘Post Racial’ Spaces. ‘Soul Food’ and Symbolic Eviction in Bedford-Stuyvesant (Brooklyn). *Ethnologie Française*, 44(1), 135-147.

Zukin S., Trujillo V., Frase P., Jackson D., Recuber T., Walker A. (2009). New Retail Capital and Neighborhood Change: Boutiques and Gentrification in New York City. *City & Community*, 8(2), 47-64.